

Un chapitre retrouvé des Mémoires de l'abbé de Choisy

L'écriture autobiographique: Étude stylistique des trois manuscrits
du *Temps qui m'a manqué* de Gabrielle Roy

par

Marie Markovic

Département de langue et littérature françaises

Université McGill, Montréal

Mémoire soumis à l'Université McGill en vue de l'obtention du grade de

M.A.

en langue et littérature françaises

août 2009

© Marie Markovic, 2009

RÉSUMÉ

Le texte de création présenté ici propose un pastiche de François Timoléon de Choisy, mémorialiste et historien de l'Église du XVII^e siècle, qui a laissé le récit de ses intrigues en travesti, sous le titre de *Mémoires de l'abbé de Choisy habillé en femme*. Notre pastiche constitue un épisode «retrouvé» de ses aventures, auquel il se réfère dans ses *Mémoires*.

La réflexion critique porte sur les trois versions du manuscrit du *Temps qui m'a manqué* de Gabrielle Roy. Cet ultime fragment autobiographique de la romancière canadienne fait l'objet d'une étude stylistique et génétique à partir de l'analyse des variations et des passages restés intacts d'un manuscrit à l'autre.

Dans un cas comme dans l'autre, l'exploration des styles de ces deux auteurs constitue une tentative de répondre à une question que nous pose notre propre pratique d'écrivain : comment convertir en fiction vraisemblable une réalité qui ne l'est pas toujours ?

ABSTRACT

The creative writing portion of this thesis is a pastiche of the writings of 17th century memorialist and historian François Timoléon de Choisy. The cross-dressing adventures he lived as a young man were published as the *Mémoires de l'abbé de Choisy habillé en femme* and the pastiche presented here constitutes a "lost" chapter that recounts an episode referred to in the *Mémoires*.

The critical aspect of this thesis concerns the three versions of Gabrielle Roy's last manuscript: *Le temps qui m'a manqué*. The Canadian novelist's last autobiographic text is analysed from both a stylistic and a genetic perspective and considers the variations from one manuscript to the next as well as those passages left unchanged.

In both cases, the exploration of the authors' individual styles is an attempt to answer a question integral to our own writing practice: *how does one create credible fiction from realities that are not always believable?*

REMERCIEMENTS

Je souhaite adresser mes plus sincères remerciements à mes directeurs, M. Frédéric Charbonneau et M. François Ricard, pour leur soutien, leur confiance, et pour m'avoir si généreusement ouvert les portes de leurs univers littéraires respectifs ; à M. Yvon Rivard, qui est à l'origine de ce projet ; à Mme Lane-Mercier et Mme Jane Everett, pour m'avoir invitée à participer à leurs recherches ; à M. Yvan Lamonde, pour ses précieux conseils sur le pastiche ; à celles et ceux, parents et amis, qui par leur présence à l'une ou l'autre étape de cette aventure ont contribué de façon déterminante à sa réussite.

TABLE DES MATIÈRES

Résumés	p. I
Remerciements	p. III
Table des matières	p. IV
INTRODUCTION	p. 1
I. Partie création : Un chapitre retrouvé des Mémoires de l'abbé de Choisy	
Un inédit de l'abbé de Choisy : «Intrigues de l'abbé de Choisy sous le nom de Mademoiselle Manessy»	p. 3
Intrigues de l'abbé de Choisy sous le nom de mademoiselle Manessy	p. 8
Notes	p. 62
Bibliographie	p. 65
II. Partie critique	
L'écriture autobiographique: Étude stylistique des trois manuscrits du <i>Temps qui m'a manqué</i> de Gabrielle Roy	p. 67
Notes	p. 86
Bibliographie	p. 87
CONCLUSION	p. 88

INTRODUCTION

Le cocasse, le singulier, l'in vraisemblable m'étaient déjà aussi familiers que l'ordinaire, le banal, le vraisemblable. J'ai même dû apprendre à atténuer des aspects de la réalité dans lesquels je puisais la source de certains de mes récits pour ne pas donner à croire que j'inventais sans vergogne.

Gabrielle Roy, *Fragiles Lumières de la terre*

Quel rapport entre les Mémoires d'un abbé de cour du XVII^e siècle et les dernières pages inédites de l'autobiographie d'une romancière canadienne du siècle dernier ? À première vue, tout les sépare : les époques, les classes sociales, les styles de vie et d'écriture, les genres littéraires. Ce qui les réunit à l'intérieur d'un même mémoire, outre le caractère fragmentaire et autobiographique des œuvres étudiées, est une question à laquelle je continue de me heurter dans ma pratique d'écrivain et à laquelle j'ai tenté de répondre en explorant de l'intérieur, par le pastiche et par l'analyse stylistique, la manière dont Choisy et Gabrielle Roy ont réussi à la résoudre : *comment convertir en fiction vraisemblable une réalité qui ne l'est pas toujours ?*

I. Partie création : Un chapitre retrouvé des Mémoires de l'abbé de Choisy

Un inédit de l'abbé de Choisy :

«Intrigues de l'abbé de Choisy sous le nom de Mademoiselle Manessy»

On trouve en tête du manuscrit des *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV* (ms 3186 de la Bibliothèque de l'Arsenal) cette note du marquis d'Argenson, héritier des écrits de l'abbé de Choisy : «Ces ouvrages de l'abbé de Choisy m'ont été remis après sa mort et ont été tirés d'une grande quantité de papiers inutiles qu'il avait négligés. J'ai rangé en ordre ce qui m'a paru bon ou passable. Mon dessein était qu'ils ne sortissent point de mon cabinet ; mais, parmi quelques personnes à qui j'ai pu refuser d'en donner lecture, il y en a qui ont pris sur elles à mon insu de donner au public la plus grande partie de ces mémoires, dont ceci est donc l'original. L'abbé d'Olivet son ami croit que l'auteur avait fait ces mémoires pour l'histoire de Louis XIV et qu'il brûla un an avant de mourir ce qui en manque ici.»

Tout porte à croire que le texte que nous offrons au public provient de la même source, mais il est probable que le marquis d'Argenson ne l'ait jamais eu parmi ses papiers. Le manuscrit, qui se présente sous la forme d'un cahier fait de six doubles feuilles, est de la même main et du même papier que les *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV*, ce qui indique qu'ils ont été recopiés au même moment, à partir de cartons ayant tous appartenu à l'abbé de Choisy. Ce morceau n'a pourtant pas suivi le même parcours que les

Mémoires historiques, le copiste en ayant vraisemblablement fait un double pour lui-même, qu'il a conservé précieusement, ce qui a permis à ce fragment des souvenirs de l'abbé, jusqu'ici inédit, de parvenir jusqu'à nous, Choisy croyant en avoir brûlé l'unique exemplaire au moment où, un an avant sa mort, il décida de détruire une partie de ses écrits. On a retrouvé le manuscrit reproduit ici dans les archives familiales d'un brocanteur des puces de Saint-Ouen, accompagné de la note suivante : «Ce cahier était dissimulé sous le tiroir d'un secrétaire Louis XIII. L'acheteur n'a pas voulu s'encombrer de ces vieux papiers, je les ai donc gardés au cas où ils auraient quelque valeur. Je ne m'intéresse pas aux livres, je préfère l'odeur du bois à celle de la poussière. Je ne m'y connais pas assez pour le dire avec certitude, mais ces documents me paraissent assez anciens, peut-être presque autant que le secrétaire.» J'ai la chance d'être connu de la petite-fille de ce brocanteur ; celle-ci, découvrant le manuscrit, s'empressa de me contacter. J'en reconnus tout de suite le style, je priai mon amie de me confier les papiers, ce qu'elle fit ; je l'en remercie ici officiellement.

Outre les indices matériels qui suggèrent que ce nouveau chapitre est l'œuvre du bon abbé, on y remarquera nombre de thèmes et de tics propres au Choisy des *Mémoires habillé en femme* et de *L'Histoire de la marquise-marquis de Banneville* : glissements de genre grammatical, double travestissement, description détaillée de ses toilettes, omniprésence des miroirs et du théâtre...

Il semble que nous assistions, à travers cette nouvelle aventure d'un Timoléon en jupon, à la naissance de plusieurs traits de sa personnalité. On le voit pour la première fois tromper son entourage aveugle ou complaisant, montrer ses talents de comédienne, se faire courtiser par des prétendants aimables, dont un chevalier aux airs familiers pour les lecteurs des deux chapitres déjà connus, se passionner pour le jeu, et enfin, comme tout adolescent (car enfin notre héros n'a que dix-huit ans!), découvrir les délices et les peines de l'amour. Tant de similitudes semblent bien confirmer la paternité de Choisy.

Dans l'œuvre de l'abbé de Choisy, ce fragment appartient sans équivoque aux *Mémoires habillé en femme*. Il s'agit du fameux épisode bordelais que Timoléon mentionne à deux reprises: d'abord au tout début de l'histoire de madame de Sancy, comme quelqu'un qui apprend un détail de sa vie à son interlocutrice («j'ai joué la comédie cinq mois durant sur le théâtre d'une grande ville, comme une fille», «j'étais bonne comédienne, c'était mon premier métier»), ensuite dans l'histoire de la comtesse des Barres, où il y fait allusion comme à un épisode déjà connu de sa lectrice («j'avais toujours aimé à m'habiller en fille, mon aventure à Bordeaux le prouve assez»). Ceci permet de supposer que le chapitre des aventures du jeune Choisy à Bordeaux, s'il est chronologiquement antérieur aux deux autres (G. Mongrédien soutient qu'il avait 20 ans lors de sa fugue, certains détails du récit retrouvé suggèrent que cette aventure aurait eu lieu vers 1662-1663 plutôt qu'en 1664), ce nouveau

chapitre, probablement destiné, comme les deux autres, à madame de Lambert, trouverait donc sa place dans les *Mémoires* quelque part après l'histoire de madame de Sancy et tout juste avant celle de la comtesse des Barres.

On peut évidemment se demander pourquoi Choisy, s'il n'a pas brûlé le reste de ses aventures de travesti, avait décidé de brûler ce chapitre, qui ne lui a survécu en fin de compte que par une suite de hasards. Manifestement, Timoléon se souciait peu de sa propre réputation, puisqu'il a écrit et laissé circuler de tels récits, et publié *L'Histoire de la Marquise-marquis de Banneville*, une variation sur le même thème sous forme de conte galant. Toute sa vie, d'ailleurs, fut celle d'un ambigu : enfant, il a été le compagnon de jeu de Monsieur, comme lui vêtu en fille, puis abbé de cour, transformant sa soutane en robe, comme il le raconte dans ses *Mémoires*. Ce n'est que lors de son voyage à Siam en 1685, où il se rend en qualité de coadjuteur, qu'il se convertit enfin et dit sa première messe. Il fut reçu à l'Académie, où on ne se réjouit pas outre mesure de voir arriver un tel original! Enfin il rédigea, vêtu en femme, son *Histoire de l'Église*, travail long et fastidieux dont il se délassait en écrivant ses petites histoires. Son ami et premier biographe, l'abbé d'Olivet, affirme du reste qu'«on l'a vu presque dans sa vieillesse et jusqu'à la mort habillé de cette manière, dans les compagnies et même à l'Église». Si sa propre réputation n'était pas ce dont notre homme se souciait, quelle est donc

la raison qui l'a décidé à détruire le manuscrit bordelais? Je suis tenté de proposer que si Choisy a voulu que ce manuscrit disparaisse, c'est qu'il cherchait à protéger un autre nom que le sien. C'est ce que suggère l'incipit, dans lequel il recommande la discrétion à Mme de Lambert. C'est également ce que laissent croire de nombreux indices relevés dans le texte, que nous ne manquerons pas de commenter. Ainsi ce chapitre des *Mémoires de l'abbé de Choisy habillé en femme* tient non seulement sa valeur du fait qu'il raconte un épisode méconnu de la vie du célèbre excentrique, mais aussi de ce qu'il révèle de celle d'un homme de théâtre bien plus célèbre encore.

V.D.C.

INTRIGUES DE L'ABBÉ DE CHOISY
SOUS LE NOM DE
MADEMOISELLE MANESSY

J'avais résolu, Madame¹, de ne point consigner par écrit le détail des aventures qui furent les miennes durant les quelques mois où j'exerçai mon premier métier, sur le théâtre d'une grande ville de province. Bagatelles, petits plaisirs, envie de plaire, passions vives, ne vous attendez pas à autre chose. Vous insistez : j'obéis, on pardonnera facilement à une grande jeunesse ce personnage que je fis alors. Mais trouvez bon que je vous recommande la plus grande discrétion ; si je conte ici les badineries de mon enfance, je laisse aussi tomber de ma plume des vérités qui touchent la réputation de personnes présentes alors, et que la fortune et le mérite ont depuis placées au premier rang ; pour la mienne, je ne m'en soucie pas.

Ma mère, par une étrange tendresse, m'avait accoutumé aux habillements féminins. J'avais été dès mon plus jeune âge le compagnon de jeu de Monsieur², nous en avons tous deux gardé de pareilles inclinations et il ne manquait jamais de me témoigner son amitié. À cause de sa dignité, ce grand prince n'osait s'habiller en fille que s'il était en masque ; il mettait des mouches³ et des robes magnifiques les soirs de bal au Palais-Royal. Pour moi,

on rira de savoir que j'ai porté des habits de fille jusqu'à mes dix-huit ans ; on n'excusera pas ma mère de l'avoir voulu.

L'un de mes frères s'était fait militaire ; la vie d'un homme de guerre se présentait aux yeux de ma mère avec toutes ses horreurs. Elle imagina pour moi une vie plus douce, me voua à l'Église et se mit en tête de corriger la nature en m'habillant comme une fille, me plaçant ainsi à couvert d'une si cruelle destinée.

Il me prit un jour la fantaisie de parfaire mon éducation musicale ; ma mère eut l'idée de m'envoyer loger quelques temps chez une parente qui était établie à Bordeaux et dont le mari avait été maître de clavecin à la cour du feu roi. Cependant elle hésitait à se séparer de moi si longtemps ; j'étais le dernier de ses enfants et par conséquent le plus aimé. Mon frère aîné, intendant de province, vivait depuis quelque temps dans la ville voisine, aussi je ne serais pas seul en Gascogne ; ma mère, après quelques sanglots, finit par céder et consentit à ce voyage.

J'avais la taille fine, on avait pris soin, très tôt, de me faire porter un corps rigide ; afin que, loin de la cour, l'illusion fût parfaite, ma mère résolut de me présenter à sa cousine comme une de ses nièces dont elle avait la charge. Cela n'était pas difficile, la délicatesse de mes traits me pouvant

aisément faire croire du beau sexe. Je n'avais point de barbe, dès mon plus jeune âge, on m'avait frotté les joues et la poitrine avec de l'eau de veau, ce qui fait mourir le poil et rend la peau douce. Elle me fit percer les oreilles et m'acheta de petites boucles en or ; mes cheveux étaient noirs et mon teint, par contraste, paraissait assez blanc. J'aimais déjà faire la belle, aussi je ne me sentais pas de joie, mais je ne le montrai pas, pour ne point chagriner ma mère, qui était bien fâchée de me laisser partir.

Le jour du départ arriva ; ma mère me confia à Bouju, un valet de chambre qui m'était attaché depuis l'enfance et à madame Bouju, sa femme, dont l'esprit vif m'allait être plus d'une fois un atout. Ils voyageaient tous deux dans mon carrosse ; habits, linge, petits meubles et feuilles de musique étaient dans le carrosse de voiture, avec un cuisinier que ma mère prêtait à sa cousine pour la durée de mon séjour chez elle. Nous fîmes les mêmes arrêts que le carrosse de voiture, afin que je pusse avoir mes gens tous les soirs pour me servir.

Le chemin était boueux au sortir de la capitale, plus d'une fois le carrosse donna dans un de ces trous remplis d'eau que la gelée laisse derrière elle quand reviennent les beaux jours. Bientôt cependant je m'accoutumai au mouvement et pus profiter de la campagne que nous traversions. Les arbres

qui bordaient la route étaient chargés de bourgeons et, chaque jour, le ciel semblait plus clair que la veille.

À l'une des premières couchées, en descendant de carrosse, je vis un ami de ma mère à l'intention de qui elle m'avait maintes fois dicté de longues lettres et que je connaissais moi-même pour l'avoir rencontré à la cour. Avec mes habits de voyage tout neufs, on n'eût jamais deviné que je n'étais pas une femme, et il n'y connut rien. Un soir où l'étape avait été longue et fatigante, je me retirai tôt dans ma chambre après avoir fait monter une malle que je n'avais pas coutume d'ouvrir, car elle contenait mes toilettes neuves et celles de fête que j'avais emportées à l'insu de ma mère, grâce à la complicité de madame Bouju. Je me mis tout de suite au lit, avec sur mes genoux la cassette qui contenait les pierreries que je préférais et dont je n'avais pas eu le cœur de me séparer en partant. J'en sortis la croix de diamants que j'avais empruntée à ma mère et ne laissai pas de l'admirer à la lueur de la bougie posée à mon chevet.

Aux portes de Bordeaux, nous fûmes accueillis par la cousine de ma mère et son mari, qui nous firent l'honneur de venir au-devant de nous. Je ne vis que très peu la ville, car le soir tombait déjà. Ma cousine monta dans notre carrosse, M. Bouju alla faire le reste de la route dans le sien. Elle se montra bien aise de me rencontrer, me fit le portrait de toute la ville de Bordeaux et me promit que je m'y plairais. Nous arrivâmes chez elle, elle me présenta à

ses gens et me mena à mes appartements où elle me laissa me reposer en attendant le moment de souper : je jugeai qu'elle n'était pas trop provinciale.

Ma chambre était bien parée ; une petite table de marbre vert, des tableaux, un chandelier de cristal et un grand miroir. Je portais une robe bleue mouchetée, une jupe bleue aussi, une cravate de mousseline, mes cheveux remontés, parés de rubans jaunes et les petites boucles que ma mère m'avait offertes en partant. Pas de mouches, ni de diamants, je voulais que la compagnie s'accoutumât d'abord à me voir dans des habits plus modestes.

Je me demandai d'où me venait ce penchant si bizarre, le voici : comme les jeunes cœurs ne sauraient se passer d'être aimés et que c'est la beauté qui fait naître l'amour, quand il arrive qu'un jeune homme se croit assez heureux pour avoir quelques traits de beauté, qui est habituellement le partage des femmes, il est naturel qu'il s'applique à les augmenter par les ajustements féminins afin de sentir le plaisir incomparable d'être regardée. Quand elle se trouve au bal ou à la comédie, avec une robe de velours, des rubans, des mouches, une dame entend dire tout bas, près d'elle, «Que voilà une jolie personne», il n'existe pas de plus grand bonheur, car ni l'amour ni la fortune n'égalent le sentiment d'être admiré.

On vint me chercher pour le souper, je descendis l'escalier sous le regard de ma cousine et de ses invités, le curé de Saint-Mexans et un gentilhomme italien installé dans le voisinage, qui la félicitèrent tous deux d'avoir sous son toit une jeune fille de qualité qui soit si bien ajustée sans être coquette. La conversation fut agréable, je promis au curé d'être assidue à la messe, quant au chevalier, il n'était pas fort aisé, mais d'un naturel assez heureux. Je les priaï tous deux d'être de mes amis, dans cette ville où je n'en avais point encore. Mon cousin m'assura qu'il n'aurait de cesse de rendre mon séjour agréable.

- N'est-ce pas là une charmante jeune fille? dit-il.
- Il est vrai, dit M. le curé, vous aurez une bonne élève.

Ces sortes de louanges font grand plaisir, et bien que je fus accablée de fatigue après ce long voyage, je regagnai mes appartements avec au cœur une joie toute nouvelle.

J'allai le lendemain trouver mon hôte pour recevoir ma première leçon de clavecin. J'avais déjà quelques rudiments de solfège et je lisais sans difficulté la musique, aussi se déclara-t-il impressionné de mon aisance quand je m'installai au clavier pour faire mes premières gammes.

Les premiers jours se passèrent sans grand événement. Madame de Gidron, une amie de ma cousine, nous pria de lui faire l'honneur de venir

dîner chez elle le mercredi suivant, et dit qu'elle y ferait venir toutes les dames de la ville, qui mouraient d'envie de me voir. Je m'étais fort ajustée ; j'avais une robe de taffetas vert, doublée de soie ivoire, une jupe de damas jaune dont la queue n'était pas si longue que celle de la robe. J'avais mes petites boucles en or, des rubans verts et jaunes, ce qui faisait bien avec des cheveux noirs, une seule mouche. La compagnie priée nous attendait au logis ; M. de Gidron me vint donner la main à la descente du carrosse.

- Ah! mademoiselle, me dit-il, vous voilà bien parée! Allez-vous au bal?
- Non, monsieur, lui dis-je, mais je rencontre aujourd'hui mes voisines, et serais bien aise de leur plaire.

On s'assit, on parla de nouvelles, de plaisirs, de livres nouveaux ; on me demanda le détail de la mode à la cour. Je donnai des avis sur les toilettes de mes voisines ; je dis avec amitié à l'une d'elles, la plus jolie, que sa coiffure n'était pas de bon air, aussi je la raccommodai. Je racontai que j'avais eu l'honneur de rencontrer une reine qui s'était fait appeler roi de Suède⁴, avait renoncé à son trône et parcouru à cheval, habillée en cavalier, les routes d'Europe de Stockholm jusqu'à Rome. Elles se montrèrent bien étonnées et posèrent mainte question sur cette grande dame qui portait des vêtements d'homme ; cela ne manqua pas de m'amuser, mais je n'en fis rien savoir.

On vint annoncer qu'on avait servi. La chère fut grande et assez délicate. La conversation fut agréable ; mes nouvelles amies me firent beaucoup de questions, auxquelles je répondis avec grâce. Après le repas on but un petit cordial; on ne connaissait alors ni café ni chocolat. À trois heures madame Gidron proposa d'aller dans le jardin, elle nous mena jusqu'au petit bois, après quoi ma cousine prit congé de la compagnie ; elle n'aimait pas se mettre à la nuit avec ses pierreries, avis que je suivis toujours depuis. Je les priaï de me venir voir bien vite, elles me le promirent.

Nous allâmes, ma cousine et moi, assister chaque jour à la messe et visiter les pauvres honteux et leur faire quelque charité, ainsi les journées passaient rapidement. Ma cousine me témoignait beaucoup d'amitié, c'était un caractère doux, bien qu'il ne fût pas des plus vifs, avec qui la conversation était agréable. À l'église, on me regardait tant et plus : mon teint, ma robe, la nouveauté, tout attirait l'attention. J'entendis dans la foule une voix qui disait : «Voilà une jolie fille», ce qui ne laissa pas de me faire le plus grand plaisir.

Cette vie était charmante, s'écoulant au fil des leçons, des charités et des visites, quand une nouvelle m'a tout renversé. Je venais de me mettre au clavecin et venais de terminer les arpèges quand ma cousine vint nous annoncer qu'une troupe de comédiens s'installerait à Bordeaux pour tout

l'été. Je me trouvai dès lors dans un état d'excitation extrême, et mon maître de musique dut corriger plus d'une fois le prélude que je faisais ordinairement à merveille.

Quand vint l'heure de dîner, je me mis à table, mais ne mangeai guère ; je tâchai de ramener la conversation sur le sujet du théâtre, qui m'a toujours paru l'art le plus conforme à mes inclinations. Mon cousin, qui depuis le matin avait été témoin de mon émoi, proposa que nous allions au spectacle dès que la troupe serait installée. Une jeune personne ne demande pas mieux ; on joue la comédie tous les jours, dans les villes de province, j'aurais donc tout le loisir d'observer les comédiens exercer ce métier pour lequel je me sentais naturellement faite.

Le mardi suivant, au retour de la messe, je remarquai une grande activité dans la rue des Treilles. Ma cousine, pareillement intriguée, dit au cocher de nous mener vers la foule qui s'y amassait. Il me fallut descendre de voiture pour m'approcher davantage, mais enfin je découvris la source de l'effervescence. Le jeu de paume de Barbarin⁵, qui a depuis mainte fois fait parler de lui dans les gazettes, avait ses portes ouvertes et un groupe vêtu de hardes colorées déchargeait d'une charrette des toiles figurant tantôt le mur d'un château, tantôt la place d'un marché ou la clairière d'une forêt. On ne parlait d'autre chose dans toutes les rues alentour ; la troupe de comédiens

venait d'arriver et ils défilaient rue Castillon, emportant à l'intérieur cabas et lourdes malles que je devinai remplies de costumes et de menus accessoires.

J'allai voir de plus près l'édifice et trouvai le lieu charmant ; une salle profonde, toute aménagée pour le théâtre, deux étages de loges, partout des coffres, des malles, des étoffes et au bout de la salle une grande scène où se tenaient deux hommes. Ils s'affairaient à suspendre un lourd drap pourpre à un montant de bois. Le premier, perché sur une échelle, était dans une jeunesse riante, bien fait, souple, un air engageant et spirituel. Le second, assez âgé pour être son père, mais ne marquant aucune ressemblance avec lui, lançait d'une voix sûre des ordres à la volée aux Bourguignons qui manipulaient les pans de décor avant de revenir à un récit animé que le jeune homme écoutait avec un air de curiosité mêlée d'admiration. J'étais entrée plus avant dans le bâtiment, attirée par la conversation, et voulant m'approcher davantage, je butai sur une malle et fis basculer deux épées qu'on y avait posées et qui glissèrent sur le sol avec grand fracas. Les deux hommes, surpris, regardèrent d'où venait le bruit, le plus jeune accourut s'assurer que je n'étais point blessée, mais j'étais honteuse et avant qu'il ait sauté en bas du tréteau, je disparus par la grande porte. Je revins dans la rue, où je trouvai ma cousine, descendue elle aussi de voiture pour se mettre à ma recherche.

Le lendemain, je montai dans le carrosse aux côtés de ma cousine et de son mari pour nous rendre au spectacle. M. et madame de Gidron devaient nous y rejoindre avec quelques amis. Quelle différence avec la veille! Déjà la foule se pressait sur le parterre ; dans les deux rangs de loges, les belles dames et les gentilshommes de la ville se dirigeaient vers leurs sièges en faisant craquer le plancher de sapin sous leurs pas. Partout, des flambeaux dont l'éclat était reproduit mille fois par les pierreries des femmes et les boutons de cuivre des messieurs. Nos fauteuils se trouvaient aux premières loges, assez près de la scène où déjà l'intendant de la ville et sa famille avaient pris place. Je fis mine de lever un regard amusé vers le paradis qui avant longtemps déborderait d'écoliers libérés plus tôt pour l'occasion et de jeunes gens peu fortunés, mais en réalité j'examinai les toilettes des dames qui circulaient dans les loges qui nous faisaient face. Il y en avait une dont la coiffure datait de l'ancien roi, une autre portait une cravate de dentelle qui me fit envie ; je vis une jeune fille qui avait dans ses cheveux trois ou quatre poinçons de diamants. De ma place, je n'aurais su dire s'ils étaient faux ou vrais.

J'avais une robe argent, une jupe d'un bleu si sombre qu'on l'aurait crue noire, un corps de moire d'argent, des pendants d'oreilles, un collier de perles fausses plus délicates que les fines. Point de coiffe, nous étions au mois de mai, sur le front de petites boucles, et de grosses aux deux côtés de la tête

avec des rubans bleus et deux poinçons de perles. Je n'étais pas installée depuis un instant que mon hôte me dit :

- J'avoue, ma chère cousine, que cet habillement vous sied bien; vous êtes, ce soir, belle comme un ange.

Rien n'aurait su me faire plus de plaisir et j'eusse souhaité qu'il m'en eût dit davantage ; je m'aperçus que des loges voisines on m'épiait et les regards que je croisai étaient toujours admiratifs. Le chevalier était venu lui aussi voir la pièce; depuis sa place au second rang de loges, presque en face des nôtres, il me lança une œillade enflammée ; la joie d'être admirée l'emporta sur la discrétion, je répondis en souriant de bonne grâce.

La scène, où hier encore on ne voyait qu'échafaudages et amas de tissu pourpre, était transformée ; à la lueur des bougies qui bordaient le tréteau, le rideau paraissait du plus riche velours. Les musiciens accordaient leurs instruments dont le son se perdait dans l'agitation générale ; partout la nacre des fébriles éventails accrochait des éclats de lumière.

Bientôt la salle fut remplie ; le rideau s'anima d'une ondulation presque imperceptible, la musique commença. Je ne me sentais pas d'excitation. Le rideau s'ouvrit, laissant voir un magnifique palais romain au décor de marbre peint en trompe l'œil. Le sieur de Belleruche qui faisait les rôles d'amoureux jouait fort bien Sévère dans *Polyeucte*. Je le reconnus pour le

jeune homme à l'échelle. C'était une de ces beautés mâles, un beau teint, la bouche grande, les dents belles, les cheveux marron. L'autre homme de la veille, sans aucun doute le chef de la troupe, était un nommé La Couture⁶ ; il jouait le héros, je le démêlai comme un assez bon comédien. Il y avait aussi une jeune fille de quatorze ou quinze ans qui faisait avec talent le rôle de confidente.

Ma cousine avait ce soir-là convié à souper toute une compagnie. Nous étions au jardin, pour donner au cuisinier le temps de mettre en broche. M. le curé s'informa de la pièce ; lui qui pourtant ne passait pas pour avoir la conscience timorée avait quelques réserves sur cet art qu'il estimait trop libertin. Je lui racontai le sujet de *Polyeucte* et lui fis même quelques répliques de mémoire et avec tant de vérité qu'il se récria sur mon talent et annonça qu'il irait dès le lendemain assister au spectacle.

- Mademoiselle, dit-il, si vous étiez sur scène, c'est volontiers tous les jours que je m'y rendrais pour vous voir jouer.

Le chevalier qui avait suivi la conversation sans mot dire s'empressa d'ajouter :

- Il est vrai, mademoiselle, que cette jeune femme qui faisait Pauline ne jouait pas si bien que vous.

Après le souper, ma cousine renvoya le curé et le chevalier, et resta à se promener dans le jardin avec son amie madame de Gidron, tandis que leurs maris discutaient de leurs affaires dans le cabinet. Pour moi, je me mis tôt au lit et comme Bouju vint me coiffer de nuit je lui dis l'idée qui m'était venue en observant les acteurs, celle de les aller trouver dès le lendemain après la représentation et de leur faire une scène de *Polyeucte* afin qu'ils consentent à me prendre dans la troupe pour la durée de leur séjour à Bordeaux. Ma femme de chambre objecta que ma mère l'apprendrait et me ferait sans attendre rentrer au Luxembourg. Je lui dis que je ne craignais pas que l'affaire s'ébruite; et que quand bien même elle viendrait aux oreilles de ma famille, je saurais les convaincre de me laisser rester, ce qui surprit un peu la bonne confidente, peu accoutumée à de pareilles réponses. J'ajoutai que je me présenterais aux acteurs comme mademoiselle Manessy, de sorte que la gazette ne rapporte pas la nouvelle de mes exploits sur scène en usant de mon nom véritable. Bouju éteignit, rassurée de me voir si rusée, et je m'endormis avec, sous mes oreillers, un exemplaire de la pièce de Corneille trouvée dans la bibliothèque de mon cousin.

Je retournai le lendemain au jeu de paume de Barbarin. Je me fis couper les cheveux par Bouju pour être mieux coiffée encore que la veille. Je n'étais contraint de personne, et je m'abandonnai à mon penchant. J'avais une belle robe neuve, aux oreilles des pendentifs de rubis, trois ou quatre

poinçons dans ma chevelure. Les hommes, quand ils croient être beaux, sont plus entêtés de leur beauté que les femmes ; j'ajoutai à ma toilette sept ou huit mouches, dont deux grandes, ce qui fit paraître ma gorge plutôt blanche. Je sentis que depuis les loges on m'admirait plus encore que la veille et en rosis de plaisir ; il est bien doux de tromper les yeux du public.

La représentation terminée, j'allai trouver les comédiens dans la pièce qui servait de loges, derrière le tréteau. Je fus accueillie par La Couture ; je lui donnai mon impression de la pièce et de chaque membre de sa troupe. Il n'était plus tout à fait jeune, pourtant il pétillait tant d'esprit sur son visage quand il parlait de son métier, qu'il était difficile de le voir sans prendre de l'inclination pour lui. Il me remercia des compliments que je fis, et plus encore des avis que je donnai qui pourraient ajouter au spectacle ; enfin il me présenta ses acteurs, en commençant par l'amoureux. Le jeune Belleruche me parut un esprit sans grande finesse, mais il était beau comme le jour, et le savait bien. Il m'avoua qu'il avait cherché à savoir qui était la jolie demoiselle de l'incident du premier jour. Je lui dis que j'étais comme lui de passage dans cette ville et comme lui capable de bien dire les vers. Je les conviai tous deux à souper, mon cousin aimait à recevoir chez lui et à aider de son mieux les artistes peu fortunés dont il aimait le travail. Ils ne se firent pas prier, aussi je me mis en route afin d'être prête à les recevoir.

Je trouvai la maison bien disposée. Je ne changeai pas de tenue, elle était fort belle. Je vis peu après arriver les acteurs, suivis du chevalier, qui fit l'ombrageux dès qu'il aperçut Belleruche. Le gentilhomme avait de l'esprit et se sentait encore de la galanterie du temps passé. Le comédien avait de petits yeux pleins de feu, la jambe bien galbée et le geste agile. Au souper je plaçai celui-ci devant moi pour le mieux regarder et celui-là à mes côtés, afin de profiter de sa conversation. Pour La Couture, il fut assis près de mon cousin, qu'il entretenait sur les voyages de sa troupe, heureusement protégée par la reine Marie-Thérèse.

On les régala du mieux qu'il fut possible, nous passâmes dans le grand cabinet après souper. J'avais préparé une scène de *Polyeucte* et je priai Belleruche de la dire avec moi. Toute la compagnie fut ravie de cet impromptu, La Couture me fit force louanges. Je lui dis qu'il me ferait beaucoup d'honneur en m'invitant à monter avec sa troupe sur les planches du jeu de paume ; il en fut charmé et promit de m'apporter dès le jeudi suivant le texte d'une nouvelle pièce qu'il entendait jouer tout spécialement pour le public bordelais. Le chevalier ne dit mot de toute la scène, et s'en fut avec l'air sombre qu'il n'avait guère quitté de la soirée. Pour moi, je me réjouis extrêmement et montai tôt à ma chambre où, avec l'aide de Bouju, je choisis ma plus belle toilette pour mademoiselle Manessy, comédienne à Bordeaux.

J'accompagnai chaque jour ma cousine à la messe, poursuivis mes leçons de clavecin, mais à la vérité le cœur n'y était pas, je vivais chaque heure dans l'attente de celle de retourner à la comédie. J'avais ouï dire que la troupe avait coutume de jouer *Le Feint Alcibiade*⁷, ce qui me m'amusait assez sans pourtant me réjouir tout à fait.

Bientôt La Couture me vint porter la nouvelle pièce; il était dans un état de grande excitation, m'expliquant qu'à sa connaissance personne encore n'avait monté *Le Pédant joué* bien que son auteur, un certain M. de Bergerac, l'ait fait publier près de dix ans plus tôt. Il voulut que j'y fisse le rôle de Manon, la fille du pédant poursuivie des ardeurs de trois prétendants.

- Vous seule, mademoiselle, dit-il, sauriez faire honneur à un tel personnage en lui prêtant votre beauté.

Ainsi j'eus le plaisir de défendre la première, dès la semaine suivante, ce rôle qui me sembla écrit tout exprès pour moi.

La représentation fut un succès, on rit beaucoup, c'était une comédie bien faite; la scène où le père avare croit son fils prisonnier d'une galère turque et se plaint à grands cris plut extrêmement. Je portais une robe blanche à fleurs d'argent, dont les parements étaient de satin vert, une perruque peu poudrée, des rubans couleur de rose, des diamants, douze ou quinze

mouches. Le parterre manqua me faire taire à force d'acclamation. On se récria sur ma beauté, on voulut savoir qui était cette nouvelle actrice qui disait si bien les vers. La Couture me présenta aux spectateurs venus nous saluer comme la nouvelle Du Parc. Bellerocche dont la gaieté extraordinaire m'amusait et me divertissait se tenait tout à côté de moi, ne ratant pas une occasion de me lancer un regard de feu. Jusqu'à la jeune fille qui faisait les rôles de suivantes vint me dire qu'elle m'avait trouvée belle⁸.

J'occupais, avec ma cousine, un banc vis-à-vis la chaire du prédicateur. On vint me dire qu'il fallait qu'une femme quêtât. Je ne savais ce que je devais faire, mais madame de Gidron me détermina et me dit que cela ferait plaisir à toute la paroisse. Je m'y préparai comme à une fête, comme à un spectacle que je donnerais pour tout un grand peuple. Ce n'est pas pour me vanter, mais on n'a jamais fait tant d'argent à Saint-Mexans. Il est vrai qu'il vint beaucoup de gens des autres paroisses, sachant que j'y devais quêter. On me dit que j'avais été un peu coquette, sur ce que je me mirais à toute occasion et m'arrêtais pour sourire aux jeunes hommes qui me donnaient un louis d'or, mais je ne le fis que discrètement et peu de gens s'en aperçurent.

La troupe était ravie de ma présence, si bien que la Couture ne voulut plus jouer que la nouvelle pièce; je lui dis que ce n'était pas justice pour les vers de Corneille et nous fûmes d'accord pour faire alterner les deux. La

maison de ma cousine était fort commode ; elle donnait souvent à souper à ses voisines, à M. le curé et au chevalier, parfois aux deux acteurs, devenus nos amis. Elle avait quelquefois des concerts, que son mari me priait d'accompagner au clavecin ; tout le monde me pressait tant que je m'y mettais et jouais à livre ouvert toutes sortes de musique, même italienne, ce qui ne manquait pas de faire plaisir au chevalier.

J'avais dans ma chambre de beaux portraits ; pour les remercier de si bien prendre soin de moi tandis que je séjournais dans leur charmante ville, je proposai à ma cousine et à madame de Gidron de nous faire peindre toutes trois, mais à la condition que je serais en costume de scène. Mon cousin qui connaissait par ses affaires toute la Gascogne fit venir un peintre qui séjournait chez un ami collectionneur à quelques lieues de Bordeaux, mais dont l'accent révéla qu'il était flamand. Il était encore assez jeune mais avait dans ses manières quelque chose d'un vieillard. Mon cousin m'assura que le style particulier de ce peintre méconnu était tout indiqué pour rendre la blancheur du teint et l'éclat du regard féminins. Il n'en fallait pas plus pour me convaincre, cependant, en mécène qu'il était à ses heures, il ajouta que ce jeune artiste était si peu aisé qu'il subvenait à peine aux besoins de sa nombreuse famille. Je ne voulus pas en entendre davantage ; je décidai de donner sans discuter à ce peintre le prix qu'il demanderait, car j'ai toujours fait des charités et je trouvais l'occasion fort heureuse.

Le maître flamand nous peignit dans la salle de musique ; cela dura un mois, et quand les trois portraits furent faits, chacune pendit le sien dans sa chambre. Devant le mien tous disaient : «Voilà une bien curieuse façon de peindre une jeune femme, heureusement elle est bien jolie et sa beauté fait tout le portrait.» Pour moi j'en étais fort contente. On m'avait fait poser de côté, le visage tourné vers l'artiste, sans perruque, avec une coiffe noire et jaune bien qu'on fût au mois de juin, des pendants d'oreilles de perle, le châle de moire d'argent que je portais en sortant de scène pour accueillir le public. Mon cousin n'avait nullement exagéré, le portrait en *chiaroscuro* me faisait sur la toile un teint des plus blancs. Le peintre voulut donner mon nom à son ouvrage, je lui dis de le nommer simplement «Portrait d'une jeune femme», il acquiesça et cela me rendit bien aise.

Cette vie était délicieuse, tout le monde me faisait plaisir, je ne songeais qu'à profiter des attraits que la nature m'avait donnés pour attirer sur moi le penchant de tous les cœurs. Faire l'actrice me donna force amants, la plupart pour se divertir, quelques-uns de bonne foi ; je leur accordais de petites faveurs, très réservée sur les grandes. Je répondais à leurs galanteries avec beaucoup de liberté car je voulais plaire à chacun. Je goûtais ce souverain bonheur d'entendre le public m'acclamer, j'étais aimée de tout le monde et n'aimais que moi-même. Les choses en étaient là, lorsque l'arrivée d'un voyageur pensa tout renverser.

Le spectacle, que nous faisions déjà depuis plusieurs semaines, avait débuté comme de coutume dans l'enthousiasme général. Nous en étions à la scène de la galère, lorsque depuis le dégagement où je me trouvais j'entendis tonner un grand rire qui semblait provenir du parterre. Je tendis le cou le plus discrètement du monde et aperçus, se tenant au premier rang de la foule des petits bourgeois et des artisans de la ville, un homme dont l'habit de voyage de qualité aurait suffi à le démarquer. Ce n'était pourtant pas là le plus curieux ; il avait gardé son feutre garni d'une longue plume verte, et son visage était masqué, de sorte qu'il me fut parfaitement impossible de savoir qui il était.

Lorsque vint mon tour de paraître à nouveau sur scène, je fis de mon mieux pour ajuster ma posture de manière à pouvoir observer le mystérieux voyageur sans qu'il y parût. Il avait de longs cheveux bouclés, la moustache fine ; le masque de cuir qu'il portait en était un de *commedia dell'arte* qui lui faisait un nez très grand. Autant que j'en pus juger de l'endroit où je me trouvais, il avait le regard brillant d'un esprit vif. Il suivit l'action avec intérêt, rit beaucoup et toujours très fort ; nos yeux se croisèrent deux ou trois fois, j'en fus fort impressionné, mais ni le public ni les autres acteurs n'y connurent rien. Au salut je le vis applaudir avec vigueur, son visage fendu du sourire d'un homme au cœur léger.

Nous étions dans la loge où nous avions coutume de nous réunir après chaque représentation, le temps de goûter notre succès, et, à l'occasion, de rire de nos petits travers, lorsque je vis une silhouette se profiler dans l'embrasement de la porte. Je reconnus le voyageur et devinai qu'il n'osait entrer, assurément dans la peur qu'il avait que les réjouissances de la troupe ne fussent troublées par l'arrivée d'un si curieux personnage. Il porta la main au bord de son chapeau d'un geste des plus élégants, et plantant son regard dans le mien avec une douce insistance, fit de la tête un lent mouvement pour me saluer. Je lui indiquai un fauteuil resté libre, l'invitant à se joindre à notre compagnie; au lieu d'en prendre le chemin, sans me quitter des yeux, marchant à reculons, il disparut dans l'obscurité de la grand' salle. Il n'en fallait pas davantage pour piquer au plus vif ma curiosité. Je demandai autour de moi qui était cet homme étrange ; personne ne sut le dire, bien que plusieurs l'eussent remarqué pendant le spectacle. Je me résolus à retourner chez moi sans connaître son nom ni son visage, il se faisait tard et ma cousine m'avait fait promettre de ne point manquer la fête qu'elle donnait pour ses amies.

Nous faisons parfois des petites loteries de bagatelles, M. le curé y venait volontiers, de même que le chevalier, qu'on voyait partout, à l'église, aux promenades, au spectacle, toujours respectueux, me saluant profondément et arrivant à tout propos chez mon cousin, qui le soupçonnait d'y venir faire sa cour à sa jeune parente. Il eut été un parti acceptable, si

toutefois la nature avait fait de moi ce qu'il croyait que j'étais réellement. Ma cousine le trouvait agréable et m'encourageait à recevoir ses assiduités ; il est vrai que son sourire franc et sa belle tête de cheveux noirs naturellement frisés en faisaient un régal pour l'œil. Les femmes aiment qu'on suive leur avis, aussi je témoignai de l'amitié au chevalier sans pourtant rien promettre que je ne pusse accorder.

On joua jusqu'à quatre heures cette nuit-là et je gagnai peu mais souvent, ce qui ne manqua pas de me divertir. J'avais encore à l'esprit l'image du mystérieux voyageur, mais tâchai de l'en chasser au moins jusqu'à sa prochaine apparition, pour autant qu'il daignât se présenter de nouveau au théâtre. Parce que je voulais penser à autre chose, ou parce que le jeu me mettait en joie, je traitai le chevalier mieux qu'à l'ordinaire, ce qui lui donna la hardiesse de s'ouvrir à ma cousine, qui était devenue son amie, sur le dessein qu'il avait de demander ma main. Elle me prit aussitôt à part et m'en fit la proposition, que je rejetai.

- Madame, lui dis-je, je ne puis prendre seule une telle décision; j'avoue que le chevalier est aimable, mais je ne puis l'épouser; ma mère a pour moi des projets tout autres.

Ma cousine s'en fut rapporter ma réponse au chevalier, qui ne laissa rien paraître de sa déception, s'il en ressentit, mais se mit à perdre au jeu et ne laissa pas d'être malchanceux. Voyant cela, je dis à ma cousine que j'étais bien

fâchée que le chevalier fît des dettes pour l'amour de moi, je lui donnai la petite bourse contenant tout ce que j'avais moi-même gagné ce soir-là et lui demandai de la glisser dans les affaires du chevalier sans qu'il en sût rien, ajoutant que s'il m'interrogeait à ce sujet je nierais toujours la chose. Elle loua mon ingéniosité, puis s'exécuta avec une discrétion des plus expertes.

Chaque jour les acteurs me pressaient pour que j'accepte de les suivre et de jouer encore Manon jusque dans la capitale. La Couture répétait que l'Hôtel de Bourgogne⁹ pâlirait d'envie de savoir qu'une jeune fille de mon rang ait été reçue dans une troupe de province. Belleruche était bien entendu du même avis et ils étaient tous deux si épris de leur idée qu'ils ne voyaient pas que ma condition était justement ce qui m'interdisait d'être toujours comédienne. Mon cœur leur voulait dire oui, mais la raison l'emporta et je leur dis de choisir pour me remplacer une des petites actrices de la troupe ; celle-là même qui jouait les suivantes et m'avait trouvée jolie lorsqu'elle m'avait vue sur le théâtre me paraissait avoir assez de talent pour faire les grands rôles. Je me consolai en me rappelant qu'il me restait encore quelques semaines à jouer Manon, ce qui me donnerait mainte occasion d'être admirée, et peut-être celle de revoir le spectateur masqué, qui n'avait pas encore reparu.

Quoique je fisse, mon esprit en revenait toujours là, à se demander qui était cet homme qui hasardait d'aller à la comédie malgré la peur d'y être reconnu. Mon cœur est ainsi fait qu'il ne trouve rien de plus excitant que le mystère, aussi cet homme avait-il fait sur moi une impression toute différente de celle de mes admirateurs les plus dévoués. Je ne cherchais pas à le retrouver afin qu'il m'encense, mais bien pour l'observer davantage, car il avait une manière bien à lui de se mouvoir, de rire, de regarder les acteurs faire leur métier, enfin son curieux habit aurait pu à lui seul raconter toute une aventure.

Un après-midi, je me trouvais à l'ordinaire dans le dégagement, prête à faire mon entrée au début du second acte, donnant quelques conseils à la jeune fille qui devait reprendre mon rôle une fois que la troupe aurait quitté Bordeaux ; je n'eus pas aussitôt posé le pied sur la scène que je fus stupéfaite. Le spectateur masqué avait repris sa place au premier rang ; ainsi ce n'étaient pas les vers du grand Corneille qui l'avaient attiré, car on ne l'avait vu de toute la semaine précédente, réservée à *Polyeucte*, mais bien ceux de l'obscur Cyrano-Bergerac. Je me demandai un instant si je n'avais pas sous les yeux l'auteur lui-même, venu entendre en secret sa pièce qu'on jouait enfin, mais il me revint à l'esprit que La Couture avait déploré que l'auteur du *Pédant joué* soit mort ; il aurait bien souhaité avoir l'honneur de l'inviter à assister au spectacle dans la région qui avait vu grandir ce poète philosophe.

On vit désormais chaque jour l'inconnu au Barbarin, arrivant au milieu de la foule, se démarquant toujours avec son masque sombre et son feutre qu'il ne quittait guère et disparaissant à la fin de la représentation non sans m'avoir adressé comme en particulier un geste de la tête au moment du salut. Après quelques temps de ce manège, n'y tenant plus, je quittai brusquement la scène dès qu'il m'eut saluée et, aussi vite que le permirent mes ajustements féminins, je m'élançai vers la porte de côté du théâtre qui donnait rue Castillon ; je devinais que c'était par là qu'il réussissait à s'esquiver rapidement sans être entravé par le public qui lui empruntait la porte principale, rue de Treilles. Je me retrouvai en effet entre la sortie et lui, il s'arrêta net et, plutôt que de tourner les talons comme je le crus d'abord prêt à le faire, il revint en un instant de sa surprise et s'empressa de me saluer respectueusement, se découvrant enfin et se penchant avec souplesse. Après quoi il se releva, me jeta un autre de ses regards si singuliers et me dit le plus simplement du monde :

- Mademoiselle, on m'en avait beaucoup dit, j'en trouve encore davantage.

Il se tenait à deux pas de moi aussi je pus l'observer plus à mon aise. Il n'était plus dans une très grande jeunesse ; mais il avait les yeux si vifs, si brillants d'un esprit peu commun et une voix si belle que je ne sus que répondre. Profitant de mon trouble, il remit son chapeau et sortit en souriant.

Le soir, M. le curé nous rendit visite; le chevalier n'y vint point, il était malade ou faisait semblant de l'être. On joua aux cartes, on rit tant que j'en oubliai presque l'incident de la journée. Toutes les amies de ma cousine s'y trouvaient également et elles me firent mille questions sur le métier de comédienne. L'une d'elles me demanda comment était le quotidien des acteurs, à quoi madame de Gidron répondit que je ne me mêlais pas de ces choses, qu'une belle demoiselle doit avant tout savoir être vertueuse. L'autre rougit de sa question, et toutes m'assurèrent qu'elles ne doutaient pas que je fisse mon métier le plus honnêtement du monde. À leurs yeux j'étais bel et bien femme. En mille ans, elles ne se seraient pas défiées de moi, et je crois que sans aucun scrupule elles m'auraient laissé coucher avec leurs filles.

On m'apporta un matin un coffret, de la part, dit-on, d'un gentilhomme qui habitait présentement la ville. Je l'ouvris avec empressement et ma joie fut telle quand j'en découvris le contenu que je ne vis pas toute de suite qu'il était impensable qu'un tel présent vînt de celui que je crus d'abord en être l'expéditeur. À l'intérieur du petit coffre doublé de velours vert, je trouvai un masque de bal si délicat qu'on eût dit un bijou. Le visage de soie blanche tissée de fils d'argent était moulé d'après les traits d'une femme ; sur le front, un rang de jolies plumes noires et blanches, autour des yeux, des paillettes d'or, une tige ornée de rubans blancs et noirs auxquels pendaient des perles des plus délicates. Je ne portais jamais que des robes

assez colorées, que je trouvais convenir à une fille de mon âge, mais cet agencement, bien qu'il fût sage, me plut tout de suite extrêmement. Je voulus en remercier le chevalier, qui ne savait ce que cela voulait dire. À la fin je devinai que celui qui m'offrait ce présent n'était pas l'amant éconduit qui n'en avait de toute manière pas les moyens mais le voyageur masqué qui hantait depuis quelque temps notre théâtre ; je m'en voulus de n'avoir pas compris d'abord.

Le lendemain je me rendis tôt au théâtre ; je parcourais la grande salle vide, ne sachant trop que penser de cet admirateur anonyme qui me poursuivait sans avoir l'air d'attendre quoi que ce fût de moi, sinon que je le poursuive à mon tour. J'en étais là de mes réflexions lorsque j'entendis qu'on marchait dans la petite cour derrière le jeu de paume ; j'allai voir qui s'y trouvait de si bonne heure et découvris notre spectateur mystérieux qui arpentait les dalles d'un air songeur.

- Monsieur, lui dis-je, vous qui d'ordinaire semblez d'humeur si gaie, voilà que je vous trouve bien sombre.

- Ah! mademoiselle, fit-il en m'apercevant, c'est que j'avais l'esprit ailleurs, mais grâce à vous le voilà revenu à des pensées plus légères.

Il n'ajouta rien, ne se démasqua pas davantage, aussi je poursuivis.

- Se peut-il, monsieur, que vous ayez trouvé en cette charmante ville quelque objet qui vous cause du souci?

- C'est tout le contraire ; j'y suis venu fuyant des querelles dont je suis las et voici que dans le silence de cette cour je m'imaginai entendre à nouveau la voix de mes ennemis.

Je lui répondis par un sourire et l'invitai à s'asseoir sur le banc de pierre, à l'ombre du peuplier qui couvrait le petit jardin.

- Monsieur, dis-je, je serais bien aise de recevoir vos confidences, mais puis-je sans rougir écouter s'épancher un homme dont je ne connais ni le nom ni le visage?

- Vous avez mille fois raison, mademoiselle, je manque à tous mes devoirs!

Sur quoi il se leva d'un bond, me salua profondément et me dit, avec un drôle d'éclair dans le regard qu'il posa sur moi, qu'il ne pouvait en toute quiétude me livrer son secret qu'à condition que je lui accorde en retour un baiser, en guise de promesse de ne partager avec personne ce qu'il allait m'apprendre. Je promis et il me baisa deux fois sur la bouche. Je le laissai faire, vaincu par la curiosité et, je l'avoue, par l'audace de cet amant masqué.

Il me dit son nom à l'oreille ; je ne le crus pas d'abord, mais il me raconta certains détails de sa vie avec tant de verve qu'à la fin je me rendis. Monsieur de M***¹⁰ me raconta ces querelles qu'on lui faisait à propos de ses pièces et qui lui pesaient tant qu'il avait voulu échapper à tout ce bruit en quittant Paris quelques semaines. Il me dit encore qu'il avait fait le voyage

jusqu'à Bordeaux afin d'y entendre *Le Pédant joué*, car il en avait jadis connu l'auteur, dont il aimait la manière bien singulière de tourner les vers.

- Tout à fait entre nous, mademoiselle, ajouta-t-il, je le trouve meilleur poète que dramaturge et ses *Lettres* sont plus habiles que ses pièces, cependant je trouve à certaine scène de son *Pédant* quelque chose de franchement comique.

À son tour il me demanda ce qu'une jeune fille de qualité faisait sur les planches d'un théâtre de province, car il voyait bien à ma toilette que je n'étais pas de ces actrices qui courent les grands chemins. Je lui dis l'envie d'apprendre la musique qui m'avait amenée chez mon cousin, et l'arrivée de la troupe dans laquelle j'avais su me faire une place de choix dès les premiers jours. Il tenait pendant tout ce temps mes mains entre les siennes, et si je n'en fis rien paraître, je n'en étais pas moins troublée.

On entendit les voix des acteurs qui venaient se préparer pour la représentation du jour. Monsieur de M*** rentra dans le théâtre, d'où étant ressorti aussitôt, il me redit que son repos en cette ville dépendait de mon silence. Je l'assurai de ma discrétion, sur quoi il me baisa plusieurs fois sur les joues, puis une fois sur la bouche. Enfin il me prit la main et, me lançant un autre de ses regards perçants, se pencha pour la baiser, et disparut derrière la grille.

À l'intérieur du théâtre, La Couture se plaignait à grands cris, pestait contre quelque fauteuil qui avait eu l'infortune de se mettre en travers de son chemin, sermonnait quiconque s'employait à préparer la représentation sur ce qu'il le faisait en vain. C'était un caractère singulier, et qui plaît d'abord, mais qui n'est pas trop bon à l'user. Pour moi j'avais toujours réussi à me prémunir contre ses esclandres, ainsi je me rendis sans appréhension dans la salle, où je le trouvai comme au premier jour sur le tréteau, mais seul, et s'élançant pour frapper de toutes ses forces un des coffres où l'on rangeait les accessoires. Le malheureux en fut quitte pour se plaindre de plus belle, cette fois d'une vive douleur au pied et d'une large éraflure sur le cuir de sa botte droite. Je l'interrogeai sur le motif de sa colère ; il s'assit sur le coffre et, tenant son pied déchaussé des deux mains, me conta que Belleruche s'était si bien enivré la veille qu'il était indisposé et proprement incapable de tenir son rôle ce jour-là. Ce pauvre La Couture se voyait déjà contraint de rembourser les places vendues le matin, il craignait même que son jeune premier ne se rétablisse pas à temps pour le lendemain ; enfin il se perdit dans des calculs qui achevèrent de le désoler. J'eus alors une idée sur le moyen de lui venir en aide.

- Monsieur, dis-je, accordez-moi de vous proposer un remplaçant pour notre ami Belleruche; dans moins d'une heure, le spectacle pourra commencer.

Il me fit des questions auxquelles je ne voulus point répondre, dans la crainte où j'étais de lui fournir de nouveaux sujets de plaintes.

- Ne perdons pas une minute, monsieur! Allez dire à la troupe de tout disposer ; je me charge de vous amener un acteur dont vous ne serez pas déçu.

Je trouvai Monsieur de M*** à l'auberge qui faisait face au jeu de paume, attablé devant un plat de fricandeau. Mon entrée fit grande impression sur les convives ; j'étais bien parée, j'avais des rubans aux manches et à la taille, trois grandes mouches et sept ou huit petites, mes cheveux remontés et frisés de la veille étaient garnis de trois ou quatre poinçons. Je traversai sans attendre la salle basse et m'asseyant en face de lui je m'empressai de dire à Monsieur de M*** le motif de ma venue. Il m'écouta d'un air amusé, un sourire à peine esquissé soulevant d'un côté sa fine moustache ; quand j'eus fini mon exposé il s'essuya la bouche du revers de sa manche, rajusta son masque, jeta une pièce sur la table et d'un bond se leva pour me suivre.

Tous les acteurs, en costume de scène, s'étaient rassemblés sur le tréteau autour de La Couture, rechaussé, qui faisait à nouveau les cent pas. J'étais entrée la première par la porte principale et le contre-jour ne permit pas d'abord à la troupe de reconnaître l'homme qui entra derrière moi. À la lueur des bougies, déjà allumées, son visage masqué se révéla ; La Couture s'arrêta net, ne sachant s'il devait se réjouir ou désespérer tout à fait. Avant

qu'il eût pu objecter quoi que ce soit, Monsieur de M*** monta lestement sur scène, et récita:

- Je m'en vais amasser de mes amis pour m'assister, en cas que son Collège voulût le secourir. Mais une autre difficulté m'embarrasse : c'est que je crains, si je ne suis arrivé assez tôt, qu'il n'entre dans la chambre de ma sœur; et comme enfin elle est fille, qu'elle n'ait de la peine de se dépêtrer des poursuites de ce docteur échauffé ; et qu'au contraire, s'il trouve la fenêtre fermée, contre la parole qu'il a reçue d'elle, qu'il ne s'en aille, pensant que ce ne soit une burle¹¹.

Tous furent aussitôt conquis par la justesse du ton, l'agilité du geste, l'assurance de la voix. Pour ma part, je me félicitai de pouvoir venir en aide à ce cher La Couture tout en m'offrant en secret le privilège de jouer avec ce grand comédien. La troupe dut consentir à ce que le personnage que jouait Monsieur de M*** soit masqué, car le providentiel remplaçant de Belleroche ne voulut pour rien au monde montrer son visage, et encore moins à toute la ville rassemblée au jeu de paume. Il prétextait une vilaine cicatrice, dont la vue indisposerait les cœurs sensibles. C'était un bien léger sacrifice pour sauver les recettes de la journée, aussi La Couture céda sans trop de peine.

La représentation se déroula comme un charme et en effet le public semblait captivé comme par un spectacle entièrement nouveau. À ma sortie de scène, je trouvai M. le curé qui était venu, dit-il, s'assurer que le spectacle respectait toujours les limites de la décence, car on l'avait sommé d'en faire

son rapport au cardinal. De son propre aveu, c'était de bon cœur qu'il s'était acquitté de cette tâche, car il avait trouvé ce jour-là un air tout différent au *Pédant joué* ; il dit l'avoir goûté mieux encore qu'à sa première visite. Ce fut également l'avis du chevalier¹², qui me fit l'agréable surprise de se trouver lui aussi parmi les spectateurs; il avait pris son parti, en homme sage, et se montra résigné à être de mes amis, ce qui me fit grand plaisir.

Monsieur de M*** me prit à part un moment et me dit qu'il était bien aise d'être remonté sur la scène du jeu de paume de Barbarin¹³ en compagnie d'une actrice aux talents si variés. Je ne compris pas d'abord ce qu'il voulait dire, mais l'en remerciai néanmoins ; il ajouta comme à propos d'autre chose qu'il avait ouï dire qu'en Angleterre, les rôles féminins étaient jusqu'à tout récemment toujours tenus par des hommes, les planches étant formellement interdites aux femmes.

- N'est-il pas bien curieux, mademoiselle, d'imaginer une scène passionnée où les amoureux seraient tous deux des hommes, l'un vêtu d'un habit masculin et l'autre habillé en femme?

Ses paroles me laissèrent bouche bée ; cet habile observateur du genre humain avait-il compris ce que les provinciaux continuaient de ne point voir? Une lueur espiègle dans son regard me le laissa penser ; j'eus peur soudain que mon secret ne fût éventé, mais je me rappelai qu'il m'avait confié le sien, ainsi nous avions tous deux en gage le masque de l'autre. Il me sourit d'une

manière si singulière que je compris qu'il devinait ma pensée ; je ne dis mot mais lui rendis son sourire. Le pacte étant scellé, il me refit son salut du premier jour, deux doigts posés sur le rebord de son feutre et, selon son habitude, disparut dans la pénombre du couloir. Je fus tenté¹⁴ de le suivre pour savoir où il allait si vite ; comme je me dirigeais vers la cour, une autre rencontre coupa mon élan. Bellerocche avait eut vent du succès de son remplaçant et s'était extirpé de ses draps pour venir rassurer La Couture sur ce qu'il serait présent et dispos dès le lendemain. Il avait le teint pâle et marchait en chancelant, tel un marin qui remet le pied à terre après une longue traversée.

- Ce n'est pas, dit-il en s'appuyant d'une main sur la paroi du couloir, que je redoute de perdre la faveur du public, ni celle de La Couture ; il connaît ma valeur et ne m'échangerait pas contre le premier venu. Mais c'est un naïf, et je serais fâché qu'à cause de moi il se laissât berner par un saltimbanque qui n'en voudrait qu'à sa bourse.

Je ne voulus pas entendre de pareils propos, qui à la vérité en disaient plus long sur le jeune premier que sur les deux acteurs dont il parlait. Je feignis un malaise et voulus continuer mon chemin vers la cour où, dis-je à Bellerocche en prenant congé de lui, je trouverais un peu de calme et d'air frais. Celui-ci me prit la main et y déposa un baiser ; il me remercia d'avoir sauvé la représentation et me promit qu'il ne perdrait plus si bêtement une l'occasion d'avoir le bonheur de partager la scène avec moi. Il sentait fort le vin et je ne

songeais qu'à m'échapper et à sortir enfin du théâtre ; je désespérais d'arriver à temps pour rattraper Monsieur de M*** si je ne le trouvais pas dans la cour. À la fin Belleroche me rendit ma main, le pauvre ne voyait pas que ses efforts étaient désormais vains, tant j'étais occupée d'un autre pour qui mon amitié augmentait à vue d'œil. Je passai la grille qui donnait sur la cour ; ce que j'y découvris me déconcerta extrêmement.

Sous le peuplier, parmi les quelques lanternes disposées de part et d'autre du banc de pierre, se dessinaient les silhouettes de quatre ou cinq femmes entourant un homme dont je reconnus immédiatement le profil masqué. Il les régalaît du récit d'une de ses querelles et les nymphes que je nommerais bien si je le voulais lui répondaient par de petits rires, faisaient mine de vouloir mieux l'entendre pour s'approcher de lui, effleuraient le bord de son chapeau de leur chevelure parfumée, posaient à tout propos une main délicate sur son épaule. Malgré moi je laissai échapper un petit cri de surprise qui fit se retourner toute la compagnie; Monsieur de M*** éclata du grand rire que je lui connaissais trop bien, le feu me monta aux joues. Il ne dit rien, ne m'invita pas à les rejoindre ; je n'eus d'autre choix que de m'enfuir en courant jusque chez ma cousine pour cacher ma honte.

Le lendemain matin je demandai à Bouju de me faire une nouvelle coiffure, je me parai de mes diamants les plus brillants, mis ma plus jolie robe

et quantité de mouches ; je les ai toujours aimées et je trouve qu'il n'y a rien qui sied si bien. Je consacrai à ma toilette deux fois plus de temps que de coutume, décidée à n'aimer que moi-même. Je repris goût à mes leçons de clavecin et aux dîners entre amis où j'eus plus d'une discussion édifiante avec M. le curé. C'était la semaine que la troupe consacrait à la pièce de Corneille, aussi je pus rester chez moi, visiter les vignobles alentour en compagnie de mon cousin et de mon ami le chevalier, participer avec une passion grandissante aux loteries que donnait ma cousine. À n'en pas douter, il n'y a rien de si agréable que de prendre soin de soi et de s'adonner aux menus plaisirs de la vie lorsque les grandes joies que sont le fait d'aimer et d'être admiré nous ont déçu.

On annonça qu'il y aurait un bal chez M. l'intendant pour fêter la St-Momolin¹⁵. Ma cousine, madame de Gidron et leurs amies voulurent y aller en masque, je choisis d'y aller à visage découvert, en costume de bergère. Je me rendis rue de Treilles afin de prendre dans les coffres d'accessoires de quoi compléter ma tenue. Comme je m'apprêtais à descendre de voiture, un homme vint au devant de moi ; c'était Monsieur de M***, il me prit par la taille, me souleva du marchepied et me posa sur le trottoir à côté de lui.

- Il me semble que je me fais vieux, lança-t-il, j'ai souvenir que les jeunes filles me paraissaient si légères que le vent aurait pu les emporter, et voici que je peine à vous aider à mettre pied à terre!

Son rire retentit dans la rue déserte, il prit ma main dans la sienne et m'entraîna vers la porte du jeu de paume.

Le théâtre était désert, il n'était pas encore midi. Nous traversâmes la grande salle dans laquelle filtraient de minces rayons de soleil ; les loges de sapin craquaient, on eût dit que le bois se réveillait d'une longue nuit de sommeil. Monsieur de M*** marchait devant moi, tenant toujours ma main, ne disant mot; il allait droit vers la scène où se trouvaient les coffres d'accessoires qui, une fois recouverts d'un drap de brocart, servaient aussi de sièges pour le décor du *Pédant joué*. À quelques pas de la scène, il s'élança : d'un bond, s'aidant d'une seule main, il fut sur les planches, roula sur lui-même, et resta ainsi étendu de tout son long sur le côté gauche, la tête dans la paume, affichant l'air satisfait d'un Arlequin qui se prépare à jouer un tour. Je soulevai quelque peu mes jupes pour mieux gravir les marches du tréteau, je vis qu'il ne détournait pas le regard ; au contraire, il en profita pour apprécier le galbe de mes jambes. Il remarqua que je l'avais découvert, partit d'un grand éclat de rire, se laissa tomber sur le dos ; son chapeau glissa sur le sol, et je découvris sa belle chevelure dont les boucles naturelles aux reflets d'or et de cuivre lui faisaient comme une auréole, ainsi disposées autour de sa tête posée sur le plateau de sapin. Je rougis de le voir ainsi étendu à mes pieds, mais aussitôt il se releva vivement et choisit un coffre qu'il se mit en frais de vider de son contenu afin d'y dénicher quelque trésor.

Je ne compris pas d'abord ce qu'il cherchait au fond de ce coffre, je lui posai la question, à quoi il répondit en riant de plus belle.

- N'allez-vous pas, comme toutes les dames de la ville, au bal chez l'intendant? Je me doute qu'une jolie demoiselle telle que vous, une actrice que tous ont eu le loisir de voir parée comme une princesse, choisira d'y aller en masque, aussi je cherche parmi les richesses de ce brave La Couture de quoi inspirer votre costume.

Je ne songeai pas un instant à me surprendre de ce qu'il avait deviné la raison de ma visite au jeu de paume, ni de ce qu'il se trouvât au théâtre en même temps que moi à cette heure incongrue ; je lui dis simplement qu'en effet j'avais résolu de me rendre au bal en tenue de bergère.

- À la bonne heure! lança-t-il, en voilà assez de toutes ces actrices qui ne veulent paraître en public que si elles sont couvertes de mouches et de pierreries. Ne trouvez-vous pas, mademoiselle, que la comédie serait infiniment plus plaisante si les acteurs portaient des tenues plus naturelles, qui soient le reflet des personnages et non de leur propre vanité?

- Certes, monsieur, mais il faut avant tout que le public soit régalé d'un spectacle qui lui fasse plaisir, faute de quoi il cessera de venir au théâtre.

- Je n'y vois point de mal si les personnages sont des nobles, mais pourquoi un acteur jouant un paysan devrait-il être sur scène vêtu comme le Cid? De plus s'il veut voir de belles robes, le public n'a qu'à se rendre à l'opéra, ou à la

tragédie ; je maintiens que la comédie devrait se garder de trop s'éloigner de la nature, car après tout si l'on y vient, n'est-ce pas avant tout pour rire?

- Comment, monsieur, vous voulez qu'on aille au théâtre pour y rire de la noblesse?

- Ne vous fâchez point, mademoiselle. Le marquis aujourd'hui est le plaisant de la comédie, et comme dans toutes les comédies anciennes on voit toujours un valet bouffon qui fait rire les auditeurs, de même, dans toutes nos pièces de maintenant, il faut toujours un marquis ridicule qui divertisse la compagnie¹⁶.

Tout le temps qu'il parlait, Monsieur de M***, assis en tailleur, continuait de fouiller le coffre béant ; il n'eut pas aussitôt achevé sa phrase qu'il poussa un grand cri.

- Aha! Je crois avoir mis la main sur l'objet qu'il nous fallait.

Sur quoi il sauta sur ses pieds, traversa la scène jusqu'à l'autre coffre où je me trouvais assise et s'installa devant moi, un genou par terre. Il tenait une paire de chaussons couleur de corail munis de longs rubans azur en guise de lacets. Lentement, il déroula les rubans qui les retenaient ensemble, les posa à côté de lui et glissa avec une infinie douceur une main derrière le talon de mon escarpin droit, qu'il m'ôta en me regardant d'un air de défi. Je le laissai faire ; il n'y avait pas grand mal, après tout, à ce qu'un acteur en aide un autre à changer de chaussures. Il ôta de même le second escarpin ; ils étaient fort

beaux, du même vert que ma robe, avec des talons rouges et de jolis nœuds, comme on en portait à l'époque. Je voulus lui rendre la tâche plus facile, aussi je relevai quelque peu mes jupes, laissant voir mes chevilles habillées de fine soie blanche. Je tendis un pied et le posai à côté du sien sur le bois de la scène. Il était chaussé de bottes de cuir marron à large rabat, telles qu'en portent les cavaliers ; les replis du cuir souple faisaient avec la soie lisse tendue sur ma jambe délicate un charmant contraste. Monsieur de M*** prit l'un des chaussons et y fit glisser mon pied, qui s'y moula parfaitement ; je voulus me saisir des rubans, afin de lacer la chaussure, mais il me gagna de vitesse et les garda cachés dans son poing. À cause de mon corset, j'avais fait pour atteindre les lacets un mouvement qui projetait mon corps en avant, quand je vis que c'était en vain je me redressai mais Monsieur de M*** m'arrêta d'une parole.

- Approchez-vous, mademoiselle, que je vous baise.

Il avait appuyé ce mot de mademoiselle avec une étrange insistance qui me rappela qu'il avait sans doute deviné ma vraie nature, ce qui ne semblait pas pourtant refroidir ses ardeurs. Je me fis un peu prier puis y consentis ; il me donna un baiser qui me fit bien plaisir, d'autant que nous étions sur le théâtre et que c'est le lieu que j'ai toujours préféré. Je déplorai un instant que notre scène ne soit pas celle d'une pièce que nous donnerions au public, la joie d'être admirée augmentant celle du baiser, mais enfin nous

étions bien aises de nous trouver ensemble, et je rejetai une pensée qui eût troublé ma joie. Il revint à ma chaussure, lissa entre ses doigts les deux rubans, entreprit de les croiser en alternance sur la jambe et sous le mollet; ses gestes étaient précis et délicats, je sentis que ma peau frémissait sous le bas de soie. Ses mains en étaient presque à mon genou quand il prétextait que mes jupes l'embarrassaient ; il voulait faire une boucle au ruban pour le maintenir en place, mais, dit-il, tous ces volants qui lui retombaient sur les bras l'en empêchaient. Je tirai encore un peu jupe et jupons sans toutefois dévoiler la cuisse, que j'avais pourtant très blanche. Il noua le ruban sous le pli de mon genou, après quoi sa main ne quitta pas le couvert de ma robe, au contraire il se hasarda plus haut encore que la jarretière ; c'est alors que nous nous abandonnâmes aux caresses, sans sortir des bornes de l'honnêteté, ce qui est difficile à croire et qui est pourtant vrai.

Bouju, qui était une vieille narquoise, devina au feu de mes joues que ce n'était pas l'air frais du matin qui m'avait donné si bonne mine. Elle aperçut les chaussons que je tenais à la main et puisqu'elle ne me les avait jamais vu porter comprit qu'ils venaient du théâtre, et moi aussi. Elle ne posa d'autre question que sur ce que je souhaitais qu'elle confectionnât comme robe de bergère pour le bal. Je lui confiai les chaussons afin qu'elle puisse dénicher tissus et rubans assortis, ce fut mon unique requête.

Les jours passèrent sans qu'on vît plus le spectateur masqué au premier rang du parterre. On joua Corneille, on revint au *Pédant*, Monsieur de M*** ne reparut point. J'en fus très affectée, ne sachant trop que penser de cette nouvelle disparition ; mon amitié pour lui n'avait fait qu'augmenter depuis les événements du jeu de paume, bien que ceux-ci m'eurent plongé dans un trouble plus grand encore que nos baisers sous le peuplier. Je me consacrai tout entière à ma toilette pour le bal, veillant à ce que ma robe soit à la fois fort belle et toute proche de ce que j'imaginai qu'une bergère porterait pour aller à travers champs. J'arrêtai mon choix sur un magnifique satin azur, que Bouju agrémenta de ruban corail et de nœuds bouton d'or ; elle en fit suffisamment pour que je puisse en garnir aussi mes cheveux qui me pendaient à la ceinture et seraient renoués en grosses boucles. Ni perles, ni diamants, j'étais résolue à suivre l'avis que m'avait donné Monsieur de M*** ; je serais à moi-même mon unique parure, espérant attirer les regards de l'assemblée, et peut-être le sien si j'avais le bonheur de l'y trouver.

Je ne voulus pas montrer aux autres acteurs que l'absence du spectateur masqué m'affectait, aussi lorsque je jouais je me plaçais désormais de manière à ne plus voir l'endroit où il aurait dû se tenir. S'il arrivait que je verse une larme, je disais à la troupe que c'était de savoir que leur départ approchait et à ma cousine que je devrais bientôt la quitter et rentrer chez ma mère. On pardonne aisément à la jeunesse de tels transports pour de petits

riens, aussi personne ne me fit de question sur les soupirs que je ne manquais pas de pousser lorsqu'on jouait la scène de la galère sans qu'elle déclenchât ce grand rire que nous étions tous accoutumés d'entendre résonner entre les répliques.

Le soir du bal arriva enfin. Bouju me coiffa ainsi que nous l'avions décidé, j'enfilai ma jolie robe neuve et, avec un pincement de cœur, les délicats chaussons qui l'avaient inspirée. Ma tenue était assez simple, mais j'étais belle et n'avais pas besoin d'être ajustée. Je montai dans mon carrosse avec ma cousine, son mari, et madame de Gidron qui était venue nous rejoindre chez nous pour s'y parer. En entrant dans le bal, je vis qu'on avait dressé trois tables dans la grande salle, sur lesquelles était disposée une collation en ambigu¹⁷. Après le repas, qui fut bon, on passa dans le cabinet tandis qu'on rangeait la salle de bal ; il y avait là toutes les plus belles dames de Bordeaux, les unes en masque, les autres vêtues de leurs plus somptueuses robes. Les messieurs étaient fort élégants, ils se tenaient du côté de la terrasse ; l'un d'entre eux proposa du tabac à ses voisins, qui prisèrent volontiers. On alluma les bougies, et le bal commença à onze heures, la courante d'abord, puis les petites danses. Je vis partout des masques qui ressemblaient à celui de Monsieur de M***, mais aucun des messieurs présents au bal ne s'avéra être véritablement lui.

Vers minuit, on vint dire à M. l'intendant qu'il y avait à la grille des masques qui demandaient à rejoindre la fête, il en fut amusé, c'était un caractère facile; on les fit entrer, et aussitôt ils dansèrent avec la compagnie. Ils formaient une bande fort joyeuse, mais il y eut un masque qui se distingua extrêmement : c'était une dame portant une robe magnifique, on eût dit une reine parée pour une grande fête au Palais Royal, elle dansait à merveille, son visage était presque tout entier voilé par un masque de dentelle et de plumes exotiques, personne ne savait dire de qui il s'agissait. Je mourais de ne pouvoir danser avec elle, aussi je dansai souvent à ses côtés afin de la mieux voir. Je lui demandai qui elle était, elle ne voulut point ôter son masque ; elle me mena après un menuet sur la terrasse, où les danseurs venaient prendre le frais. Sans mot dire elle appuya ses mains gantées sur la rambarde, fit mine un instant d'admirer les étoiles. Je l'observais toujours, me tenant à distance respectueuse de cette femme qui, autant qu'on en pût juger par ses habits, devait être de haut rang. À n'en pas douter, il s'agissait d'une grande dame des environs qui revenait sur ses terres après un séjour dans sa résidence d'été, car il me paraissait impossible que j'aie passé tous ces mois à Bordeaux sans jamais la remarquer ; le profil de son masque pâle se découpait dans la nuit, je n'osais pas bouger. Enfin elle se retourna et dit en souriant:

- Approchez-vous, mademoiselle, que je vous baise.

Je n'osai en croire mes oreilles ; cette voix, je ne l'entendais pas pour la première fois! La belle dame se mit de face et se démasqua pour moi seul ; à la

lumière de la lune je reconnus les yeux verts de Monsieur de M***. Il n'avait plus sa moustache et pourtant, malgré le fard, je m'en voulus de n'avoir pas reconnu sa belle bouche. Il étouffa à grand peine son rire devant l'expression de stupeur qui se peignit sur mon visage ; il s'approcha et posa sur mes lèvres un doux baiser qui fit rosir mes joues.

- Mademoiselle, serais-je assez heureux pour être aimé de vous?

Je ne répondis rien, dans mon trouble je jouais avec un caillou que je poussais du bout du pied d'une dalle à l'autre. Il suivit mon regard ; il reconnut le chausson, sourit à nouveau, remit son masque et, me prenant par le bras, me mena à l'intérieur.

L'animation de la salle de bal contrastait avec le calme de la nuit, les danseurs virevoltaient, les bijoux brillaient, on entendait des rires et des éclats de voix. Monsieur de M***, faisant son personnage de précieuse, voulut me présenter son cavalier ; l'idée ne me plut pas d'abord, mais il désigna dans la foule un tout jeune homme que je jugeai bien fait et mignon. Il lui fit signe de nous rejoindre, et dès qu'il fut près de nous, je reconnus la petite Amélie, l'actrice de la troupe de La Couture qui me trouvait belle, celle-là même qui grâce à moi pouvait désormais prétendre à de grands rôles. Elle fit une timide révérence, sourit aux deux dames qui la regardaient, se tint là sans parler, mais regardant Monsieur de M*** d'un air de connivence. J'avoue que je n'avais pas jusqu'alors remarqué la finesse de ses traits, ses dents de

porcelaine, ses lèvres incarnates et rebordées, ses yeux bleu clair ni ses cheveux blonds ; ses habits masculins faisaient par je ne sais quel procédé extraordinaire ressortir ses appâts, je la voyais comme pour la première fois, et la trouvai bien jolie.

- Voyez-vous, mademoiselle, me dit Monsieur de M***, si j'ai su en vous voyant quelle était votre nature, je crois bien que pour vous, c'est en faisant connaissance avec ce charmant cavalier que vous la découvrirez tout à fait. Allez, monsieur, ajouta-t-il à l'attention d'Amélie, faites danser cette charmante bergère!

- Monsieur, je...

Il ne me laissa pas poursuivre ; affichant un grand air comme j'ai vu depuis la Du Parc en faire à merveille, il prit mes deux mains dans les siennes.

- Promettez-moi seulement que vous continuerez de faire ce personnage, le public ne saurait se passer de votre talent.

Je ne savais trop s'il parlait de Manon, que je jouais sur les planches, ou du personnage que je faisais chaque jour depuis mon départ de la capitale, mais je répondis avec ardeur :

- Monsieur, vous avez ma parole, je me ferai encore comédienne pour l'amour de vous.

On dansa jusqu'au matin, je ne me sentais pas de joie de tenir mon joli cavalier tout contre moi dès que la danse le permettait. Quoique la fête eût

fort bien réussi, je la quittai un peu chagrin. Mon cœur balançait entre Monsieur de M*** et le petit cavalier ; avant la fin du bal, la belle dame en masque m'avait murmuré à l'oreille qu'elle devait quitter la ville dès le lendemain et aller rejoindre sa troupe qui se languissait ; ainsi Monsieur de M*** me lança une dernière fois son regard vif et si éloquent avant de disparaître pour de bon dans la nuit bordelaise.

Je me consolai en invitant dès le lendemain la petite Amélie à recevoir des leçons d'art dramatique chez ma cousine. Elle avait tout comme son mari le cœur sensible aux arts et trouvait charmant que l'amour du théâtre ait fait naître une si belle amitié entre deux jeunes filles que la naissance séparait absolument. Elle proposa de garder la petite à coucher quelques jours chez elle, la trouvant fort maigre, et annonçant qu'elle serait bien aise de participer à la carrière de la jeune actrice en lui offrant gîte et couvert le temps qu'elle prenne ses leçons avec moi. J'offris à ma nouvelle amie ma tenue de bergère, qui lui allait bien mieux qu'à moi-même, lui fis faire une robe neuve et fort propre pour la scène ; je lui dis aussi de garder le costume de cavalier qu'elle avait au bal, et lui demandai de le porter désormais chaque jour qu'elle serait avec moi, car je ne trouvais rien de si charmant que de la voir habillée en garçon.

Nos journées se partageaient entre mes leçons de clavecin, dont je jouais à présent avec aisance, mon petit cavalier y assistant et chantant volontiers quelque morceau pour me faire plaisir; les scènes du *Pédant joué* que nous répétions ensemble, la troupe ayant décidé de clore la saison en donnant *Le Feint Alcibiade*, dont nous n'étions pas, et les plaisirs de la vie de province : visites, charités, dîners et petite fêtes entre amis. Nous allions bien sûr à la messe où on admirait la beauté discrète d'Amélie ; j'en étais charmée, d'autant que sa piété rehaussait chez les Bordelais l'opinion qu'on avait partout des comédiennes. Je cessai de faire la coquette, ne m'occupant que de parer Amélie de mes bijoux et de lui faire répéter les grands rôles. Bien vite, cette vie me fit oublier ma tristesse et mon amitié pour mon petit cavalier remplaça tout à fait celle que j'avais eue pour Monsieur de M***, que cependant je n'oubliai jamais tout à fait. Lorsque plus tard il arriva que je me trouvais en sa présence à la ville ou à la cour, nous échangeions un regard que nous étions seuls à comprendre, il me saluait de même qu'à Bordeaux, feignant d'ôter un chapeau qu'il ne portait plus, je lui rendais son salut d'un lent hochement de tête, comme il convient à un homme d'Église, et nous passions tous deux notre chemin sans un mot, tout ayant déjà été dit.

Les soirs au dîner, Amélie offrait à la compagnie le récit de ses tournées ; elle en avait déjà fait plusieurs, bien qu'elle fût jeune ; la troupe était sa famille, elle ne connaissait pas ses parents. La Couture était pour elle

un père, il avait veillé à ce qu'elle soit instruite, lui apprenant lui-même à lire et à compter ; Belleruche ne faisait sur elle d'autre impression que celle d'un frère bienveillant. Tout cela me réchauffait le cœur, car ses mots me disaient qu'elle n'aimait que moi. Nous couchions dans le même lit, ma cousine n'y voyant pas de mal car après tout nous étions, la petite actrice et moi, deux jeunes filles du même âge. Elle me baisait volontiers sur la bouche, je lui faisais mettre la main sur le peu de gorge que j'avais, mais elle n'était pas si naïve que je l'avais imaginé, et bientôt je cédaï à ses caresses et lui donnai de véritables plaisirs. Nous étions bien aises, les nuits filaient encore plus vite que les jours, et je voyais avec désespoir approcher celui du départ de la troupe, car ce serait celui où je perdrais ma douce amie.

Notre voisin le chevalier reprit ses visites, avant longtemps on comprit qu'il avait pour la jeune actrice une amitié particulière ; j'eusse trouvé cela charmant si l'objet de nos affections n'avait été le même. Un soir après le repas, nous nous promenions au jardin ; Amélie m'avoua qu'elle ne se sentait pas faite pour jouer de grands rôles, ni pour parcourir toute sa vie les routes de France à la recherche d'un public nouveau.

- Ma mie, lui dis-je, vous ne m'aimez plus.

- Au contraire, mademoiselle, mais vous allez quitter Bordeaux et moi aussi; je ne sais où je serai demain, telle est la vie d'une actrice. À quoi bon vous donner mon cœur si je ne puis plus vous donner ma bouche?

Elle avait raison, tant de sagesse dans un regard si pur me toucha, et je versai quelques larmes ; la petite se jeta à mon cou pour me consoler, me baisa les joues, me fit maintes caresses.

- De quel avenir rêvez-vous donc, mon petit cavalier, si ce n'est de briller un jour sur le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne?

Elle rougit, baissa les yeux et murmura de sa voix d'ange sa réponse à mon l'oreille.

- Vous le devinez bien, mademoiselle, mais je vous promets d'y renoncer si cela vous afflige.

Puis son regard se posa sur la fenêtre du cabinet, où l'on apercevait la belle tête bouclée du chevalier qui était en grande conversation avec mon cousin et M. de Gidron. Ma petite amie laissa échapper un soupir ; je compris que j'avais perdu la partie, mais j'étais bien aise qu'au moins ce fût aux mains d'un homme de qualité. De plus, je commençais à craindre que nos jeux nocturnes n'aient bientôt des conséquences visibles par tous mais que personne n'aurait su expliquer sans compromettre mon secret.

Sans le dire à la petite fille, je parlai donc au chevalier qui n'osa d'abord m'avouer que son cœur était désormais à une autre que moi, c'était un homme aimable qui en cent ans n'aurait souhaité me faire du mal. Je mis fin à ses scrupules en lui avouant que l'objet de son affection la lui rendait avec ardeur et en l'assurant de la bénédiction de La Couture s'il voulait la

demander en mariage. Le chevalier ne se sentait pas de joie, il put donner libre cours à sa passion sans se soucier des convenances ; il m'apprit qu'il était veuf, et que pour ses secondes noces il avait souhaité jouir de la liberté de choisir son épouse en n'écoulant que son cœur. On le vit désormais chaque jour chez ma cousine, et au dîner les amoureux se lançaient entre les bougies disposées sur la table des regards qui charmaient les convives. Ce bon La Couture approuva le mariage en écrasant une larme sur sa joue ; je proposai d'offrir la dot, la troupe ne gagnait pas toujours de quoi payer les chandelles, aussi n'avait-il sans doute pas de quoi la fournir lui-même. Je donnai à mon amie une coquette somme en louis d'or, mes plus beaux pendants d'oreilles, et mes poinçons de perle ; le chevalier et sa petite actrice se marièrent le plus tôt qu'il se put. La fête fut magnifique, jamais Amélie n'avait été aussi belle ; elle vint me dire qu'elle garderait toujours son habit de cavalier en souvenir de moi, ce qui me rendit triste et pourtant m'emplit le cœur d'allégresse. Elle s'en fut aussitôt rejoindre son beau chevalier, et je les regardai danser en soupirant, car il n'est rien de plus beau que l'amour, encore que ce soit en cette vie ce qu'il y a de plus malaisé.

Peu de temps après la noce, la troupe annonça qu'elle quittait Bordeaux ; La Couture et Bellerocbe vinrent me faire leurs adieux, je les suivis jusqu'au jeu de paume dont on sortait les décors et les malles de costumes. Je souris à la vue des coffres d'accessoires qui quittaient la scène du Barbarin

pour partir vers de nouvelles aventures; la troupe me fit une fête, on s'embrassa, on pleura, on rit des anecdotes les plus savoureuses de la saison. Ma petite Amélie était là, de même que son mari, tous deux me baisèrent sur les joues et me remercièrent d'avoir fait leur bonheur.

- Allons, leur dis-je, je ne suis pas si bonne actrice que je sois capable de retenir mes larmes si vous me tenez de tels discours en pareille occasion!

Toute la troupe, rassemblée autour de nous sur la scène, éclata d'un grand rire, si bien qu'on eût pu croire un moment entendre tonner celui du spectateur masqué, dont j'étais seul à savoir qu'il s'agissait du grand Monsieur de M***. À présent, madame, vous connaissez vous aussi le secret que cachait le masque, et je dépose son sort entre vos mains.

La troupe partie, il ne me resta plus qu'à revenir à mes premières enfances ; je recommençai à faire la belle, car je ne m'intéresse pas aux femmes mariées. Je remis mes beaux pendants d'oreilles, des rubans, des mouches ; j'étais jeune, je me croyais belle, et je désirais être admirée. Pour effacer entièrement de mon esprit le grand acteur et la petite actrice, je résolus de me rendre à toutes les fêtes que donnaient nos voisines. La comédie étant terminée pour l'été, il y eut des dîners et des loteries en guise de divertissements. Je gagnai beaucoup mais le rendis aussi bien. La passion du jeu est la plus forte de toutes : elle fait oublier l'amour et l'ambition. Ma cousine s'inquiéta de me voir ainsi jouer sans compter ; elle écrivit à ma mère,

qui me rappela aussitôt auprès d'elle. On pardonna à ma grande jeunesse ces quelques mois où j'avais fait l'actrice ; ma mère voulut que je partisse sans attendre pour mon abbaye de Saint-Seine¹⁸, dont je venais de recevoir les bulles.

Adieu, madame, je vous conterai quand vous voudrez une autre de mes aventures où je fis encore ce personnage sous un autre nom et dans une autre ville.

NOTES

¹ Tout porte à croire qu'il s'agit de la marquise de Lambert, dont le salon littéraire qu'elle tint à l'hôtel de Nevers, à Paris, accueillit les grands esprits de l'époque.

² Il s'agit de Philippe d'Orléans, frère de Louis XVI. Le père de Timoléon, M. Jean de Choisy, était le chancelier de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII. Sa mère, née Jeanne-Oympe Hurault de L'Hospital, était une précieuse et une intrigante dont le caractère déterminé faisait s'ouvrir toutes les portes à la cour, jusqu'à celle du grand Roi-Soleil. Ainsi le petit Choisy grandit dans l'entourage des grands princes.

³ La mouche est un faux grain de beauté fait de mousseline noire ou de velours que les dames de l'Ancien Régime collaient sur leur visage ou leur décolleté afin de faire ressortir la blancheur de leur teint.

⁴ On aura bien sûr reconnu la reine Christine de Suède (1626-1689), avec laquelle Mme de Choisy entretenait une correspondance assidue. La reine, ayant abdiqué en juin 1654, arriva à Paris, en habit de cavalier, en septembre 1656 ; sans doute fit-elle une forte impression sur le jeune esprit de Timoléon, qui n'avait que douze ans.

⁵ Le jeu de paume de Barbarin, aménagé en permanence pour le théâtre, est la salle de spectacle habituelle de la ville. Construite en 1616 par Nicolas Bararin ou Barberin, au 9 de l'actuelle rue Poquelin Molière, elle fut louée à partir de 1634, visitée par Molière lors de son dernier passage à Bordeaux, recommandée à la troupe de Poisson par Louis XIV en 1659.

⁶ Georges Pinel, dit La Couture, était le chef de la troupe de la reine Marie-Thérèse. Plusieurs acteurs de l'époque se faisaient appeler Bellerocche, mais celui de la troupe de La Couture se nommait en réalité Ange-François Coirat. Selon les registres de la ville, qui sont incomplets, la troupe passa peut-être à Bordeaux en 1662 et y est sûrement revenue en 1665.

⁷ Tragi-comédie de Philippe Quinault, représentée à Paris, à l'Hôtel de Bourgogne, au début de l'année 1658. L'intrigue de la pièce n'a rien d'original, mais nous intéresse ici car elle est un tissu de malentendus reposant sur un travestissement: Cléone, sœur d'Alcibiade, se présente à Sparte sous le nom et l'apparence de son frère. Les gazettes de l'époque affirment que Christine de Suède, qui résidait alors à Paris et appréciait le répertoire de l'Hôtel de Bourgogne, comptait parmi les admirateurs de la pièce.

⁸ Il pourrait manquer une partie du récit entre ce paragraphe et le suivant. Nous connaissons le talent de Choisy pour le coq-à-l'âne, mais cela n'exclut pas qu'il y ait pu y avoir ici un passage disparu, soit que le copiste ait oublié de le transcrire, soit que Choisy lui-même l'ait supprimé avant de lui confier son récit.

⁹ Construit en 1548 rue Mauconseil (actuellement rue Étienne-Marcel), ce fut le premier théâtre permanent de Paris et longtemps le plus important. Il abrita les comédiens italiens et la troupe du roi. En 1680, par un édit de Louis XVI, la troupe royale fusionne avec celle de l'Hôtel Guénégaud, laquelle résultait déjà de la réunion des comédiens du théâtre du Marais avec la troupe de l'Illustre Théâtre de Molière. Ainsi fut créée la troupe unique et permanente de la Comédie-Française.

¹⁰ Choisy a décidé de ne pas nommer ce mystérieux personnage, pourtant il donne assez de détails dans son récit pour qu'on puisse deviner que c'est bien Molière qui se cache derrière le masque! L'allusion à la querelle de *L'École des femmes* permet de situer la fugue de Timoléon à l'été 1663.

¹¹ Burle ou bourle : tromperie, mystification. Cette réplique figure au début de la scène V, acte III du *Pédant joué* de Cyrano de Bergerac. Ce n'est pas la première apparition de ce personnage dans la pièce, mais on reconnaît bien le bon abbé au choix de cet extrait.

¹² Ce chevalier ressemble décidément fort au chevalier d'Hanecourt, que la comtesse des Barres rencontre à Bourges. Choisy se serait-il inspiré de son prétendant de Bordeaux pour créer un nouveau personnage dans cet épisode ultérieur dont on ne sait, tant il ressemble aux aventures de madame de Sancy, s'il est historique ou fictif?

¹³ En effet les registres bordelais attestent que Molière est venu à Bordeaux avec sa troupe en 1656.

¹⁴ On remarquera les glissements de genre : Choisy, dans ses histoires, parle surtout de lui au féminin, mais il arrive, comme c'est déjà le cas ici, qu'il se désigne au masculin.

¹⁵ Saint-Momolin est le patron de la ville de Bordeaux, on le fête le 9 août. Choisy est rarement précis quand il s'agit de dates ; cette exception tient-elle à l'attrait de ce nom pour notre spécialiste des pseudonymes savoureux?

¹⁶ Cette réplique appartient au Molière de *l'Impromptu de Versailles*, que Choisy ne pouvait pas connaître à l'époque de ces événements, car elle ne fut jouée qu'en octobre 1663. En empruntant cette phrase à la pièce, publiée au moment de la rédaction de ses *Mémoires*, Choisy prétend en somme avoir contribué à la réflexion de Molière sur le théâtre...

¹⁷ C'est-à-dire que les plats salés et sucrés se côtoyaient sur les tables.

¹⁸ L'abbaye de Saint-Seine se trouve aux portes de Dijon, en Bourgogne, à proximité des sources de la Seine. Choisy y fut nommé le 1er janvier 1663.

BIBLIOGRAPHIE

BERGERAC, Cyrano de. *Le Pédant joué* dans *Œuvres diverses*, Paris, Garnier, 1933.

CHARBONNEAU, Frédéric. «Sexes hypocrites. Le théâtre des corps chez Jean-Jacques Bouchard et l'abbé de Choisy», *Études françaises*, 34, 1, p. 107-122.

CHOISY, François Timoléon de. *Mémoires de l'abbé de Choisy habillé en femme* suivi de *Histoire de la Marquise-Marquis de Banneville*, Toulouse, Ombres, 1995.

CHOISY, François Timoléon de. *Mémoires de l'abbé de Choisy*, Paris, Mercure de France, 1966.

CORNEILLE, Pierre. *Polyeucte*, Paris, Bordas, 1984 (1961).

LAGRAVE, Henri (dir.) *La Vie théâtrale à Bordeaux, tome I: Des origines à 1799*, Paris, Éditions du Centre National de Recherche Scientifique, 1985.

MOLIÈRE. *La Critique de L'École de femmes* suivi de *L'Impromptu de Versailles*, Paris, Larousse, 1935.

MONGRÉDIEN, Georges, *Cyrano de Bergerac*, Paris, Berger-Levrault, 1964.

VAN DER CRUYSSSE, Dirk. *L'abbé de Choisy, androgyne et mandarin*, Paris, Fayard, 1995.

II. Partie critique : L'écriture autobiographique: Étude stylistique des trois manuscrits du *Temps qui m'a manqué* de Gabrielle Roy

**L'écriture autobiographique : Étude stylistique des trois manuscrits
du *Temps qui m'a manqué* de Gabrielle Roy**

Peu à peu nous nous approchions tous de maman pour mieux voir ses yeux qui, avant que ses lèvres les disent, annonçaient les paysages. Car, avant de les tirer de son souvenir, son regard les caressait, elle leur souriait, tout en jouant un peu avec le petit collier de perles fausses à son cou. (...) Sur son visage, les souvenirs étaient comme des oiseaux en plein vol.¹

Le lecteur de l'œuvre de Gabrielle Roy, devant l'une de ses pages au naturel déconcertant, n'a-t-il pas également cette impression d'être en présence d'une femme capable de «tirer de son souvenir» les images, les lieux, les personnes aimées qui s'y sont amassés comme dans un grenier en attendant le moment de reprendre vie grâce à la plume de l'auteur ? Ce talent de conteuse hérité de sa mère, cette apparente aisance avec laquelle Gabrielle Roy transforme ses souvenirs en prose de fiction ou en autobiographie - chez elle les deux genres se fondent -, on les retrouve dans le style de l'écrivain d'expérience qu'elle est devenue à l'époque où elle rédige la suite de *La Détresse et l'Enchantement*, ce texte qui restera inachevé et auquel on donnera après la mort de son auteur le beau titre de *Le temps qui m'a manqué*. Seulement, de même que Gabrielle Roy masque au public les tourments qui rongent son âme, cette illusion de facilité dans son écriture cache en réalité un travail minutieux.

Dernier écrit de Gabrielle Roy, publié de manière posthume malgré qu'il ne s'agisse que d'un fragment de ce qu'elle avait projeté de donner comme suite aux deux premières parties de son autobiographie (« Le bal chez le gouverneur » et « Un oiseau tombé sur le seuil »), *Le temps qui m'a manqué* a tout de même un caractère assez achevé, stylistiquement, pour que ses manuscrits nous en apprennent beaucoup sur le travail accompli par l'écrivain afin d'arriver aux phrases si fluides qu'on lui connaît. Malgré son âge et sa santé fragile, ce n'est pas une romancière en déclin qui entreprend, à partir des années 1970, de revisiter ses souvenirs en empruntant cette fois la voie autobiographique, au contraire. Se remettant des blessures que la vie lui inflige – sa sœur Adèle la poursuit de ses écrits venimeux, son éditeur américain, Harcourt Brace, refuse pour la première fois de publier une de ses œuvres, son mari Marcel et elle sont «de plus en plus étrangers l'un à l'autre»², sa sœur Bernadette tombe gravement malade, puis meurt – Gabrielle Roy continue d'écrire : elle publie *La Rivière sans repos* (1970), *Cet été qui chantait* (1972), *Un jardin au bout du monde* (1975), *Ces enfants de ma vie* (1977), qui sont parmi ses œuvres les plus achevées, et entreprend ce qui va devenir *La Détresse et l'Enchantement*. De cette phase « à la fois ultime et magnifique » de l'œuvre de Gabrielle Roy, son biographe écrit : «Non seulement l'écriture est ici plus sûre, plus efficace et plus dépouillée que jamais, mais elle atteint une luminosité, une pureté de ton et de propos à laquelle n'ont accès, sans doute, que les artistes qui n'ont cessé de la

poursuivre leur vie durant et y ont tout sacrifié.»³ Ce sont les étapes qui permettent d'arriver à une telle maîtrise de l'art d'écrire que l'analyse des trois versions successives du dernier manuscrit de Gabrielle Roy permet de révéler.

Le secret des manuscrits

Il existe une édition électronique des manuscrits du *Temps qui m'a manqué*, établie par Sophie Marcotte de l'université Concordia⁴. Les transcriptions diplomatique et linéaire des trois cahiers laissés par Gabrielle Roy, que l'on peut consulter séparément ou toutes à la fois, sont accompagnées d'un moteur de recherche qui permet de trouver les occurrences de mots-clés (noms de lieux, de personnages, etc.) dans l'ensemble des manuscrits. Différents codes rendent compte des informations et nuances que contiennent les originaux, dont on peut également consulter les images numérisées. D'un coup d'œil, on peut ainsi parcourir les pages raturées, papiers collés, phrases griffonnées sur les couvertures, sur une dernière feuille volante, et identifier ce qui a été biffé, inversé, ajouté dans la marge ou en interligne sans avoir à déchiffrer chaque fois la graphie de l'auteur. Ainsi, il est possible et même facile de consulter les états antérieurs du texte, de découvrir non seulement le style de l'auteur, que l'on pourrait analyser tout simplement dans son œuvre « canonique » publiée, mais aussi les modifications qui peu à peu ont façonné son ultime texte. Dans le cas du

Temps qui m'a manqué, la troisième version manuscrite n'est pas forcément celle que Gabrielle Roy aurait considérée comme la dernière, mais il reste intéressant de décrire, afin d'essayer d'en comprendre les motivations, ce qu'elle a décidé de changer, mais aussi ce qu'elle a laissé intact. Nous nous proposons, grâce à l'édition électronique, de lire de très près ces trois versions afin d'en dégager quelques caractéristiques de la genèse du style de Gabrielle Roy.

Les trois temps de l'écriture

Pour la présente analyse, nous distinguerons trois types de passages observés dans les manuscrits du *Temps qui m'a manqué*. Il y a bien sûr les passages dits « fantômes », ceux que Gabrielle Roy a complètement biffés, mais aussi les passages restés intacts d'un état à l'autre, et enfin ceux qui, au contraire, ont été abondamment retravaillés.

I. Les passages fantômes

Dans son article « Les passages fantômes du *Temps qui m'a manqué* » paru dans *Gabrielle Roy inédite*, Dominique Fortier a analysé « ces passages qui jettent un éclairage nouveau et parfois assez inattendu sur la pensée de la romancière. »⁵ Les passages que l'auteur a choisi de supprimer, dit-elle, sont ceux qui « offrent un certain contenu polémique et expriment de manière plutôt tranchée une opinion sur un sujet dont Gabrielle Roy traite somme

toute assez peu dans son œuvre publiée, du moins de façon aussi explicite : la femme qui se soumet sans plaisir au désir de l'homme, qui ne peut disposer de son corps comme elle l'entend.»⁶

Parmi les exemples illustrant le mieux son propos, Fortier relève la phrase finalement tronquée où on pouvait lire : « pour un moment d'extase qui n'en avait d'ailleurs peut-être pas été un, nos pauvres parents nous avaient voués à une vie de défaite »⁷, et la scène où la figure maternelle de Mélina évoque la vie de toutes les femmes de sa génération : « Je n'en pouvais plus de découvrir à quel supplice le monde, les hommes, l'église, les prêtres, les lois avaient condamné le corps de la femme déjà malmené par la nature si dure à son égard. »⁸ Nous pourrions y ajouter le passage suivant, extrait du cahier 1 : « Il était question du prêtre qui refusait l'absolution si la femme se refusait à son mari – car alors ce serait de sa faute s'il allait voir ailleurs -, si elle tentait la moindre échappatoire à une nouvelle grossesse. Je songeais à l'inimaginable terreur qui avait pesé sur cet esprit de ma mère comme sur celui de toute créature faite pour la liberté, l'amour, le bonheur, et combien on avait cherché à la réduire jusqu'à user sur elle de la peur de l'enfer et du châtement. »⁹

On observe en quelque sorte ici, fait remarquer Fortier, le même phénomène, en miniature, que dans *La Saga d'Éveline*, qui traitait également

de la condition féminine et dont Gabrielle Roy a fini par abandonner la rédaction. Ce qui n'est pas sans évoquer une autre «œuvre fantôme» de Gabrielle Roy, *Baldur*, roman resté à l'état de manuscrit pour des raisons similaires. Chez Gabrielle Roy, affirme François Ricard, «le roman n'est jamais un moyen de promouvoir une thèse ou un message quelconque ; c'est plutôt le lieu où toute thèse, toute idée générale sont soumises à l'épreuve du réel et de ses complexités, ce qui les rend aussitôt incertaines et problématiques.»¹⁰

La question se pose néanmoins: pourquoi ces passages ont-ils été supprimés du texte autobiographique? Dominique Fortier va dans le même sens que Ricard en proposant que la raison principale serait d'ordre esthétique. Pour elle, parce qu'ils correspondent « à l'expression univoque et très affirmée des positions de l'auteur sur une question bien précise, [ils] se heurtent à ce qui fait l'essence du *Temps qui m'a manqué*, qui ne consiste pas en une affirmation d'idées, en une lecture univoque et fermée du passé, mais en une exploration, une remise en question, en une constante recherche de la vérité, ou d'une vérité (...). »¹¹ Sur la prise de position féministe primerait la vérité esthétique, celle des sensations, des souvenirs et des sentiments.

II. *L'image visuelle et l'image poétique*

Il arrive, dans ses derniers manuscrits, que cette vérité semble glisser, « comme des oiseaux en plein vol », directement de l'esprit de Gabrielle Roy au papier de ses cahiers, où elle se pose pour toujours. De longs paragraphes, des pages entières parfois, n'ont pas du tout été retravaillés. Si quelques lignes sont restées intactes du cahier 1 aux suivants, le plus souvent ces passages ont été ajoutés à la troisième version, considérablement plus longue que les deux premières. Ainsi, l'épisode final de la magnifique tempête à Port Daniel, par exemple, n'existe que dans le cahier 3. Parmi ces dernières pages, dont il n'existe qu'une seule version où on remarque à peine quelques ratures et ajouts, il sera intéressant, dans une étude ultérieure, d'observer les détails que l'auteur, avec le temps qu'il lui restait, a choisi de retoucher.

Pour l'heure, il importe de distinguer deux grandes catégories de passages restés intacts. D'une part, on peut relever une grande quantité de souvenirs décrits avec une précision toute visuelle, de tableaux tirés directement de la mémoire de celle qui a parlé de son processus créateur à travers un personnage de peintre, le Pierre Cadourai de *La Montagne secrète*. Parfois longs (jusqu'à plusieurs pages), parfois brefs (à peine une ligne), ils ont ceci de commun qu'ils offrent des descriptions très réalistes et évocatrices des événements de la vie de Gabrielle Roy, des sortes de « *moments of being* » qui ont fait sur l'auteur une impression si forte qu'elle n'a apparemment eu

qu'à laisser courir sa plume expérimentée pour qu'ils reprennent forme et vie sur le papier. Ces instants intimes ont par ailleurs en commun la portée universelle que sait leur donner Gabrielle Roy. Citons à titre d'exemple le souvenir qui s'impose à la narratrice au début du récit :

Si pourtant ! Il y avait eu un incident qui aurait dû m'inquiéter si j'avais seulement été un peu moins prise par mes propres préoccupations ! Comme nous causions ensemble, un soir, elle assise dans sa chaise berçante, moi allongée, à côté, sur le sofa, elle m'avait tout à coup demandé : "Veux-tu changer de place avec moi, me laisser le sofa pour me reposer un moment ?" Cela lui ressemblait si peu de m'avouer de la fatigue, comment n'avais-je donc pas compris que pour y venir elle avait dû se sentir mal ?¹²

Nous plongeons avec Gabrielle Roy au creux de sa mémoire, ou du moins, c'est l'impression que nous donnent ces petites scènes ordinaires qui se démarquent du quotidien par les chocs qu'elles provoquent, par leur dimension profondément humaine qui fait écho à l'expérience de chacun. On pense également aux pages où la narratrice et ses sœurs, rassemblées dans la cuisine, parlent chacune de leur mère comme d'une personne toute différente.¹³ Il y a aussi Anna («D'elle, maintenant, je me souvenais d'avoir entendu sans cesse l'expression : "J'aurais dû..." ou "Je devrais..." Rarement "Je veux..."»)14, ou le cadre contenant la photo de Gabrielle et que celle-ci veut cacher, ce à quoi sa sœur Clémence s'oppose¹⁵, et bien d'autres pages encore, dans lesquelles le lecteur peut à la fois connaître Gabrielle Roy, et se reconnaître soi-même.

D'autre part, il faut remarquer les passages, généralement assez brefs, dont le ton est résolument poétique, dont les images, plutôt que de décrire uniquement le décor ou les êtres qui entourent la narratrice, évoquent également la correspondance des éléments à ce qui se passe à l'intérieur d'elle, aux émotions vives qui l'animent, comme lorsque la nature est déchaînée dans la tempête finale, par exemple. On peut également relever cette image, qui, ici, se passe d'analyse: «Le train semblait avoir acquis de la vitesse encore. Dieu, que ces arbres aux bras levés courant maintenant à toute allure dans la nuit disaient comme rien d'autre encore ne me l'avait dit la tristesse de vivre !»¹⁶ Il existe enfin des passages où l'émotion est tout entière contenue dans la ponctuation et l'économie de moyens que l'on associe généralement à l'écriture poétique, comme celui-ci, où l'immense peine qui submerge la narratrice lorsqu'elle comprend qu'il est désormais impossible de rendre sa mère heureuse est traduite par: «Et maintenant !... Maintenant !...»¹⁷

Il s'agit le plus souvent d'impressions fortes, de moments intenses, que Gabrielle Roy a portés en elle jusqu'au moment de les transformer par l'écriture en peintures de l'âme, de fixer ces images tirées du film de sa vie. Le passage intact le plus impressionnant est sans doute le tout dernier, synthèse parfaite, libre sur une feuille volante : «Je n'ai donc pas souvent rencontré de douleur qui n'ait pas laissé au moins une toute petite place à quelque joie, de

même que je n'ai pas rencontré souvent de joie si grande qu'elle n'ait laissé entrer dans la place quelque sentiment de douleur.» Mais n'est-ce pas tout simplement que le brouillon de cette si parfaite conclusion du *Temps qui m'a manqué* se trouve partout ailleurs, dans l'œuvre et dans la vie de Gabrielle Roy, et que celle-ci l'a réécrit sans cesse, jusqu'à la fin?

III. La composition de l'émotion

Pour fixer le souvenir, il faut trouver le moyen de recréer non seulement les faits et les lieux mais aussi (surtout !) l'émotion qui a marqué la mémoire. Le faire avec justesse n'est pas l'affaire d'un seul jet, même pour un écrivain expérimenté, même pour Gabrielle Roy. Nul besoin d'aller très loin dans le récit pour trouver les pages qui ont été retravaillées avec le plus d'insistance : la toute première phrase est parmi celles qui ont subi le plus de transformations. Pour arriver au résultat final aux consonances proustiennes («Longtemps il m'avait semblé que les rails ne me chanteraient jamais autre chose que le bonheur.»¹⁸), il a fallu neuf versions, toutes différentes, au cours desquelles Gabrielle Roy s'est livrée à diverses expériences de vocabulaire, de rythme et de sonorités :

Cahier 1

Longtemps j'ai cru que les rails ne pourraient me chanter autre chose que le bonheur.

Longtemps il m'a semblé que les rails ne pourraient me chanter autre chose que le bonheur.

Jamais je n'aurais pu croire que les rails me chanteraient autre chose que le bonheur.

Longtemps je n'ai pu croire que les rails me chanteraient (jamais) autre chose que le bonheur.

Il ne m'avait jamais semblé que le train pût me chanter autre chose que le bonheur.

Jamais je n'avais pu croire ~~que~~ qu'un jour les rails ne me chanteraient plus le bonheur. [Sur une page non numérotée, à la fin, qu'un jour est ajouté dans la marge.]

Cahier 2

Longtemps il m'a semblé que les rails ne pourraient jamais me chanter autre chose que la promesse du bonheur.

Longtemps il m'avait semblé que les rails ne me chanteraient autre chose que le bonheur.

Cahier 3

Longtemps il m'avait semblé que les rails jamais ne me chanteraient autre chose que le bonheur. [Une inversion est ajoutée au crayon entre jamais et ne me chanteraient, ce qui donnera la version finalement publiée.]

Version publiée

Longtemps il m'avait semblé que les rails ne me chanteraient jamais autre chose que le bonheur.

Le mot «jamais» apparaît à la troisième version, à la place de «longtemps», pour se déplacer mais rester après le retour de «longtemps» en

tête de phrase. Cet ajout marque la solidité de la certitude, de la confiance en la connotation nécessairement positive du chant des rails. À ce propos, on remarque que l'auteur hésite entre «croire» et «sembler», entre conviction et impression. Dès le second cahier, elle opte pour «sembler», ce qui suggère qu'elle préfère insister sur le rapport qui existe entre le son métallique et elle plutôt que sur une croyance intérieure déconnectée des sensations. Ce choix est également appelé par la sonorité de la phrase, ce qui a probablement joué en faveur de «sembler». Nous y reviendrons. Toujours dans le cahier 1, une tentative de remplacer «rails» par «train» est vite écartée, peut-être parce que le terme trop général nous éloigne encore une fois de la sensation, du contact des roues sur les rails, du chant que celui-ci produit. Enfin, jusqu'au dernier cahier, Gabrielle Roy hésite entre «chanter» et «pouvoir chanter», nuance qui accentue, comme «croire», la conviction, le refus de concevoir qu'il puisse en être autrement. Ici aussi, elle a opté pour la solution plus ouverte, tout simplement liée à l'expérience des sens.

En plus de ces variations lexicales, on remarque que le rythme change beaucoup d'une version à l'autre avant de trouver son équilibre final. Dans l'exemple qui nous occupe, la première section de la phrase est presque toujours la plus courte, celle du milieu est à une exception près la plus longue, et la dernière, celle qui change le moins à tous points de vue, reste, elle aussi à une exception près, toujours la même, donc de même longueur. Le

découpage en unités syntaxiques montre qu'on passe notamment, pour le nombre de syllabes, de 4/9/7 («Longtemps j'ai cru/ que les rails ne pourraient me chanter/ autre chose que le bonheur.») à une structure plus symétrique : 7/6/7 («Jamais je n'aurais pu croire/ que les rails me chanteraient/ autre chose que le bonheur.») L'auteur joue avec la longueur de la section du milieu pour arriver, dans le deuxième cahier, à 7/7/7 («Longtemps il m'avait semblé/ que les rails ne me chanteraient/ autre chose que le bonheur.»), une mesure trop régulière qui relance l'expérimentation. Le retour de «jamais» rallonge la section médiane et crée l'équilibre final de la phrase : 7/9/7 («Longtemps il m'avait semblé/ que les rails ne me chanteraient jamais/ autre chose que le bonheur.»)

Bien sûr, si nous pouvons nous permettre d'analyser ainsi la musique de ces phrases comme s'il s'agissait de vers, c'est que l'écriture de Gabrielle Roy, nous l'avons vu à travers l'étude de ses images, tend de plus en plus vers la poésie. On entend une allitération et une assonance dont la présence complète le chant des rails qui ouvre le récit. D'abord composée de cinq occurrences, l'allitération en [r] va s'atténuer puis s'intensifier en fonction des choix lexicaux de Gabrielle Roy (notamment l'alternance entre «croire» et «sembler»). Les variations oscillent entre quatre [r] («Il ne m'avait jamais semblé que le train pût me chanter autre chose que le bonheur.»), ce qui donne un doux chant de rails qui berce, et sept [r] («Jamais je n'aurais pu

croire que les rails me chanteraient autre chose que le bonheur.»), ce qui crée au contraire l'impression d'un bruit agressant. L'auteur finira par opter pour le premier effet avec quatre [r] («Longtemps il m'avait semblé que les rails ne me chanteraient jamais autre chose que le bonheur.»), choix qui contraste de façon éloquente avec le second chant des rails, dur, répétitif et martelé : «Ta mère est morte. Ta mère est morte»¹⁹. La présence des sons [ɛ] et [e], pour sa part, est d'abord plutôt discrète, variant entre deux et trois occurrences. Dans l'avant-dernière version du premier cahier, le nombre de ces sons ouverts et généralement gais grandit («Il ne m'avait jamais semblé que le train pût me chanter autre chose que le bonheur.»), créant une véritable double assonance qui s'accroîtra encore dans le cahier suivant («Longtemps il m'a semblé que les rails ne pourraient jamais [me chanter] autre chose que la promesse du bonheur.»²⁰) avant de se fixer aux quatre occurrences du cahier 3, et donc de la version publiée. Ainsi, dans une phrase au rythme symétrique se répondent quatre consonnes et quatre voyelles récurrentes. L'effet combiné du rythme, de l'allitération et de l'assonance recrée l'heureux ronronnement métallique des rails, tel que l'avait toujours perçu la narratrice avant le télégramme fatidique.

Explorons un deuxième exemple, le passage dans lequel Gabrielle Roy semble hésiter à définir le trait de caractère qui consiste à éprouver de la difficulté à exprimer l'affection que l'on ressent : est-ce une particularité

familiale ou un défaut humain plus généralisé ? On sent le tiraillement entre deux façons de présenter, de ressentir ce trait de caractère que son frère Germain a hérité (tout comme elle) de son père. Quelle que soit la vision adoptée : «qui nous avait tous plus ou moins atteints» ou «dont sont plus ou moins atteints tous les êtres»²¹, le rythme, le nombre de syllabes, est le même : dix. Ce qui différencie les deux versions des faits est plutôt le choix du passé pour désigner un trait particulier à sa famille, celui du présent pour la caractéristique commune à tous les humains, ce qui renforce l'intimité du souvenir dans le premier cas, et l'universalité intemporelle dans le second. L'hésitation de Gabrielle Roy vient-elle de sa difficulté à accepter que dans d'autres familles, l'affection se manifeste plus naturellement ? Est-ce plutôt une marque de sa volonté de réunir les êtres par l'écriture ? Qui sait... Toujours est-il qu'elle choisit finalement de ne parler que des siens, se doutant bien que d'autres s'y reconnaîtront : «Mais il souffrait du terrible mal qui avait affligé mon père, et nous avait tous, de la famille, plus ou moins affligés (...)»²². Une autre variation intéressante se trouve dans le segment de phrase qui alterne entre : «comme d'une faiblesse» et «comme si c'était une faiblesse». Ici, il s'agit apparemment d'insister plus ou moins sur le fait que, selon la narratrice, se montrer affectueux n'est pas un défaut. Dans le troisième cahier, elle finit par écrire : «l'incapacité - ou peut-être la gêne - comme si c'était une faiblesse - de se montrer affectueux»²³. Grâce au choix de l'expression plus courante, rythmiquement plus remarquable dans une

phrase qui autrement coulerait sans qu'on aperçoive le commentaire de l'auteur, son sentiment profond sur cette question intime transparaît dans la composition syntaxique et lexicale.

Juste avant cet extrait se trouve une scène dont les variations révèlent de façon similaire à quel point les émotions en jeu sont, malgré le passage des années, encore marquantes pour Gabrielle Roy. Au moment où elle arrive à destination, son frère, qui l'attendait à la gare, vient à sa rencontre. L'auteur veut ensuite décrire un geste tout simple, mais si éloquent de la part d'un homme peu démonstratif : Germain prend la main de Gabrielle dans la sienne. Les sept versions très différentes du seul premier cahier montrent assez le souci de l'écrivain de décrire avec précision quelle main tient la valise, la main de l'autre, etc. ²⁴ Avant même de songer à dire sa réaction, la valeur de ce geste à ses yeux, ce qui aura lieu à la page 30 du deuxième cahier, où on assiste à des ajustements lexicaux plus que syntaxiques, Gabrielle Roy veut absolument nous faire voir la scène, comme pour l'immortaliser. Il semble que ce soit la volonté ou le besoin de rendre avec justesse un moment fort, une émotion toute personnelle, une sensation profondément enfouie qui provoque le souci de précision, le travail de composition de la phrase. Ce sont ces détails en apparence anodins et purement formels qui révèlent ce qui anime l'auteur et déclenche son désir de raconter, de partager les faits et les images, qui, sur le fond, ne changent pas

d'une version à l'autre. Un dernier exemple fort simple achèvera de nous en convaincre.

Dans la scène d'ouverture, où la jeune Gabrielle est dans le train, en route vers les funérailles de sa mère, un détail qui passe inaperçu à la seule lecture de la version publiée attire au contraire l'attention quand on en connaît la genèse. Aux premières pages des cahiers 1 à 3, on lit respectivement : «Pour la douzième fois depuis une heure, je sortis de mon sac à main le télégramme plié en quatre», «Pour la cinquième fois en une heure, j'ouvris mon sac, en tirai le télégramme plié en quatre» et «Pour la troisième fois en une heure, je sortis de mon sac le télégramme plié en quatre». Dans le cahier 1, l'auteur avait d'abord écrit «dixième» ; dans le cahier 2, le mot «cinquième» est biffé. Pourquoi le nombre de lectures varie-t-il si radicalement ? Pourquoi cette incertitude sur un détail aussi factuel ? La réponse est fort simple, si on prend la peine de se représenter concrètement les trois versions de cette scène. Gabrielle Roy a été comédienne, ne l'oublions pas, elle sait donc combien le corps parle de la vie intérieure d'un personnage avant même qu'il ait dit quoi que ce soit. Un personnage qui relit douze fois le télégramme en une heure le fait en moyenne toutes les cinq minutes, indiquant par là une grande agitation qui nuit à sa concentration : ce personnage relit le télégramme parce qu'il en oublie le contenu à mesure, parce qu'il n'est pas suffisamment attentif à ce qu'il lit. Un peu comme

lorsqu'on regarde sa montre deux fois de suite, parce que, par nervosité, on a oublié de vraiment lire l'heure la première fois... Relire le message cinq fois suppose des intervalles de douze minutes. Plus modéré, ce rythme laisse imaginer une énergie fébrile, mais mieux contrôlée que dans la version précédente, quelque chose comme ce qui se produit quand on relit un texte avant de le réciter publiquement. Dans ces deux cas, c'est l'anxiété qui prime, sans qu'on en remarque trop la cause. Enfin, le personnage de la troisième version a laissé couler environ vingt minutes entre chacune des trois relectures. Plutôt que la fréquence du geste, c'est l'intervalle qui est cette fois mis en lumière. En effet, les trois relectures avertissent le lecteur que le message est crucial, mais le temps écoulé lui indique que le personnage en absorbe pleinement le contenu et doit en quelque sorte le digérer avant d'y revenir. Cela laisse imaginer une nouvelle grave, un message provoquant une émotion si vive qu'elle ne peut se déposer que par couches successives. Ainsi, entre l'anxiété et la douleur du deuil qui sans doute l'habitaient toutes deux ce jour-là, Gabrielle Roy a choisi de montrer plutôt la peine, qui en y repensant lui a peut-être semblé plus profonde, et plus susceptible de toucher le lecteur.

Conclusion : la musique de Gabrielle Roy

Parmi les secrets que livre l'étude des manuscrits, secrets que la seule lecture de la version publiée ne laisse pas transparaître, nous avons vu

combien de facettes de l'écriture de Gabrielle Roy doivent leur richesse et leur fluidité à sa volonté de trouver une vérité du récit, de l'émotion ressentie et de l'effet à produire sur la sensibilité du lecteur. Son intuition esthétique se traduit par le tri judicieux des passages qui ont ou non leur place dans l'œuvre, par les sensations recrées grâce au choix des mots et des images, grâce à la forme qui révèle le sens du rythme et des sonorités de Gabrielle Roy et qui donnent à son écriture sa dimension poétique. La quête de l'émotion vraie, de la précision cinématographique de certaines scènes, de la sensation partagée avec le lecteur qu'elle sent proche malgré la relation à distance, sont autant de désirs qui animent son travail de composition. Comme le fait remarquer François Ricard, «il ne s'agit pas pour la romancière de relater fidèlement son passé, mais plutôt d'en nourrir et d'y appuyer en quelque sorte le travail libre de son imagination afin de composer un univers où on ne peut plus discerner le souvenir de l'invention, les êtres réels des personnages fictifs, les faits des fantasmes, les lieux connus autrefois des paysages issus de la pure création poétique»²⁵. Il ne faut pas se surprendre, enfin, si Gabrielle Roy n'a que rarement réfléchi par écrit sur l'écriture : elle n'en avait pas besoin, pas plus que nous d'ailleurs, car toute la réflexion est là, dans les variations et les hésitations de l'écriture même. L'essai sur sa pratique de l'écriture, sa partition d'écrivain, se trouve dans ses manuscrits, offert au lecteur qui s'attarde à les déchiffrer.

NOTES

¹ G. Roy, *Rue Deschambault*, p. 121.

² *Ibid.*, p. 439.

³ F. Ricard, *Gabrielle Roy. Une vie*, p. 462.

⁴ Sur le site internet du Groupe de recherche sur Gabrielle Roy : <http://gabrielle-roy.mcgill.ca>

⁵ D. Fortier, « Les passages fantômes du *Temps qui m'a manqué* », p. 26.

⁶ *Ibid.*, p. 28.

⁷ G. Roy, *Le temps qui m'a manqué*, note no 13, p. 99.

⁸ G. Roy citée par D. Fortier, « Les passages fantômes du *Temps qui m'a manqué* », p. 27.

⁹ G. Roy, *Le temps qui m'a manqué*, note no 20, p. 100.

¹⁰ F. Ricard, *Gabrielle Roy. Une vie*, p. 436.

¹¹ D. Fortier, « Les passages fantômes du *Temps qui m'a manqué* », p. 34-35.

¹² G. Roy, *Le temps qui m'a manqué*, éd. électronique, cahier 3, p. 2-3.

¹³ *Ibid.*, p. 51-53.

¹⁴ *Ibid.*, p. 54.

¹⁵ *Ibid.*, p. 38.

¹⁶ *Ibid.*, p. 15.

¹⁷ *Ibid.*, p. 25.

¹⁸ G. Roy, *Le temps qui m'a manqué*, p. 13.

¹⁹ G. Roy, *Le temps qui m'a manqué*, p. 14.

²⁰ G. Roy, *Le temps qui m'a manqué*, éd. électronique, cahier 2, p. 1.

²¹ *Ibid.*, cahier 1, page non numérotée [8].

²² G. Roy, *Le temps qui m'a manqué*, p. 43.

²³ G. Roy, *Le temps qui m'a manqué*, éd. électronique, cahier 3, petit papier collé sur la p. 31.

²⁴ *Ibid.*, cahier 1, pages non numérotées [2] et [3].

²⁵ F. Ricard, *Gabrielle Roy. Une vie*, p. 485.

BIBLIOGRAPHIE

ROY, Gabrielle. *Le Temps qui m'a manqué*, Montréal, Boréal, «Cahiers Gabrielle Roy», 1997.

ROY, Gabrielle. *Le Temps qui m'a manqué*, édition électronique des manuscrits établie par Sophie Marcotte, Fonds Gabrielle Roy, 2005.

<http://gabrielle-roy.mcgill.ca/>

FORTIER, Dominique. «Les passages fantômes du *Temps qui m'a manqué*», *Gabrielle Roy inédite*, Québec, Nota bene, «Séminaires», 2000, p. 25-35.

RICARD, François. *Gabrielle Roy. Une Vie*, Montréal, Boréal, 1996.

CONCLUSION

Ainsi, en composant un faux manuscrit retrouvé de l'abbé de Choisy et en parcourant le détail des vrais ultimes manuscrits de Gabrielle Roy, je me suis forcée à me distancer de ma propre prose pour plonger dans celle de ces deux figures qui, malgré leurs différences, trouvent au sein de ma réflexion sur la création littéraire un terrain où elles deviennent étonnamment presque jumelles. Ce détour aura eu pour effet de me révéler des avenues inexplorées de ma pratique, qui s'en trouvera renouvelée, enrichie. Au fond, le lien le plus fondamental entre ces deux auteurs et moi reste l'amour du théâtre, qui s'est mué en désir de se raconter, de se réinventer, de se mettre en scène par l'écriture, de transformer sa réalité par la fiction. Ou en fiction.